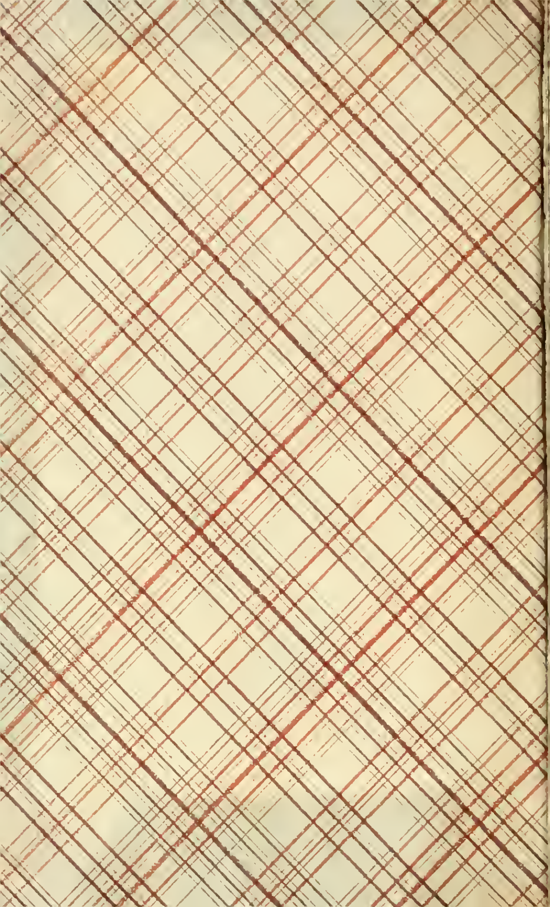






412

LETTRES
SUR L'ITALIE,
EN 1785.



Tom. III.e



Vésuve.

Challiou. Coiny.

LETTRES
SUR L'ITALIE,

EN 1785.

NOUVELLE ÉDITION.

Et me meminisse juvabit. VIRG.

TROISIÈME PARTIE.



A PARIS,

Chez DESENNE, Libraire, rue de Rivoli, n° 14.
MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9, vis-à-vis celle du Pont de Lodi.

1809.


LIBRARY
JAN 3 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

LETTRES
SUR L'ITALIE,
EN 1785.

LETTRE LXXXVI.

A Rome.

Si je ne vous ai pas encore parlé de l'église de Saint-Pierre, c'est qu'il est impossible de trouver dans aucune langue des expressions pour en parler dignement.

La place qui est devant cette église est une des plus belles de l'Europe.

Au milieu d'une enceinte im-

mense, couronnée circulairement d'un vaste portique qui soutient sur quatre cents colonnes majestueuses deux cents statues colossales; entre deux superbes bassins noircis de bronze et de temps, d'où jaillissent, étincellent, retombent et murmurent nuit et jour des eaux éternelles, s'élève pompeusement dans les airs un magnifique obélisque.

Cet obélisque est de granit : il a été taillé en Egypte; il a été élevé par Sixte-Quint.

Il n'est pas étonnant que l'église de Saint-Pierre soit devenue un si prodigieux édifice : elle fut projetée par la vanité de Jules II, qui prétendoit que son tombeau fût un temple; entreprise par le génie de Léon X, qui desiroit des chefs-d'œuvres de tous les beaux arts faire un chef-d'œuvre; enfin, au

bout de plusieurs siècles, achevée par le caractère de Sixte-Quint, qui vouloit tout achever.

Ce monument est un des plus étendus qu'on connoisse. Il sépare en deux le mont Vatican; il couvre le cirque de Néron, sur lequel il est fondé; il achève de fermer, entre Rome et l'univers, la célèbre voie Triomphale.

Rien ne peut rendre ce ravissement qui saisit l'ame lorsqu'on entre dans l'église de Saint-Pierre pour la première fois; lorsqu'on se trouve sur ce pavé étendu, parmi ces piliers énormes, devant ces colonnes de bronze, à l'aspect de tous ces tableaux, de toutes ces statues, de tous ces mausolées, de tous ces autels, et sous ce dôme..., enfin dans cette vaste enceinte où l'orgueil des plus grands pontifes et l'ambition

de tous les beaux arts ne cessent, depuis plusieurs siècles, d'ajouter en granit, en or, en marbre, en bronze et en toile, de la grandeur, de la magnificence et de la durée.

On pouvoit amonceler à une plus grande hauteur, sur une plus grande superficie, une plus grande quantité de pierres; mais de tant de parties colossales composer un ensemble qui ne paroisse que grand, de tant de richesses éclatantes faire un monument qui ne paroisse que magnifique, et de tant de parties faire un seul tout; c'est là le chef-d'œuvre de l'art, et l'ouvrage en partie de Michel-Ange.

Il y a dans l'église de Saint-Pierre dix-huit années entières de la vie de Michel-Ange!

Mais que de défauts, dit-on, dans cet édifice! non pas du moins pour

le sentiment et le regard; il faut que le compas les y cherche, et que le raisonnement les y trouve.

Vous prenez une toise pour mesurer la grandeur de ce temple! Tout le temps que j'y ai été, j'ai pensé à Dieu.... à l'éternité : voilà sa véritable grandeur.

Il est impossible d'avoir ici des sentimens médiocres et des pensées communes.

Quel théâtre pour l'éloquence de la religion! Je voudrois qu'un jour, au milieu de l'appareil le plus pompeux, tonnant tout d'un coup dans la profondeur de ce silence, roulant de tombeaux en tombeaux, et répétée par toutes ces voûtes, la voix d'un Bossuet éclatât; qu'elle fît tomber alors sur un auditoire de rois la parole souveraine du roi des rois, qui demanderoit compte aux cons-

ciences réveillées de ces monarques pâles, tremblans, de tout le sang et de toutes les larmes qui coulent en ce moment par eux sur la surface de la terre.

LETTRE LXXXVII.

A Rome.

J'ai encore à vous dire un mot des Romaines; car, dans l'histoire de la civilisation, trois articles principaux, comme vous savez, composent le chapitre des femmes : la figure, la galanterie et la parure; et je ne vous ai pas encore parlé de la parure des Romaines.

Les Romaines, comme les Génoises et les Italiennes en général, sont encore d'une ignorance gros-

sière dans l'art si étendu et si important de la parure ; dans cet art d'assortir la parure à l'habillement, et l'une et l'autre à la taille, à la figure, au teint, à l'âge, à l'heure du matin ou du soir ; dans cet art d'adoucir par des gradations, d'accorder par des nuances, de faire valoir par des contrastes ; dans l'art enfin si savant et si coûteux d'apprêter complètement une femme pour la vanité, ou la coquetterie, ou la mode.

Mais je sens qu'une pareille accusation, qui tend à compromettre l'honneur des Romaines dans toute la France, et particulièrement à Paris, a besoin d'être prouvée. En trois mots, voici mes preuves.

Le dirai-je ? le croira-t-on ? toutes les femmes, à Rome, sans en excepter la charmante Rosalinda, oui,

toutes les femmes, à Rome, *portent perruque* : c'est un sacrifice que leur coquetterie a fait à leur indolence. Accoutumées à se coucher tous les jours l'après-midi jusqu'à six heures du soir, à placer une seconde nuit au milieu du jour, elles ont trouvé qu'il leur en coûterait trop de bâtir deux fois dans une journée l'édifice d'une chevelure, et elles livrent toutes leurs cheveux aux ciseaux.

Les Romaines sont dans l'habitude de mettre du blanc les jours où elles veulent être parées. Au reste, si l'Italienne veut être un lis, la Française veut être une rose. Quoi! la nature n'en a-t-elle pas fait des femmes? De la gaze, des fleurs et de la frisure! et la nature leur a donné des cheveux. — Du rouge! et elle leur a donné de la pudeur. — Du blanc! ne leur a-t-elle pas donné la tendresse?

Cette affectation à se parer, cette ingratitude des femmes envers la nature, est bien ancienne; Properce la reprochait à Cinthie il y a deux mille ans. Laissons Properce achever ma censure; ses jolis vers convertiront peut-être mieux que ma prose.

A CINTHIE,

Sur son affectation à se parer.

Pourquoi donc depuis peu, sous un tissu plus fin,
Sous un lin moins jaloux voit-on briller ton sein?
Pourquoi tous ces parfums, cette tresse élégante?
L'or qui luit sur l'azur de ta robe ondoyante?
Enfin, pourquoi ce fard? Chaque ornement, hélas!
Te dérobe une grace et te coûte un appas.
Va, crois-moi, ta beauté pare assez ta figure.
L'Amour, qui va tout nu, n'aime pas la parure.
Aucun art dans les champs; dans les champs tout est beau.
Le lierre a-t-il besoin qu'on l'unisse à l'ormeau?
Au gré de nos pinceaux la rose rougit-elle?
Vois les jeux, vois les bonds de cette eau qui ruisselle.

L'arboisier, pour fleurir, demande des déserts;
Le pin suit la nature en montant dans les airs;
Et l'oiseau des forêts, dont la voix nous enchante,
N'a point étudié ces doux airs qu'il nous chante.

Cinthie, oh! sans atours, sans diamans, sans or,
Phœbé plut à Pollux, Elaïre à Castor:
Idasse, lorsqu'à Phœbus il disputoit Marpesse,
Disputoit la beauté, mais non pas la richesse.
Et Pelops, que charmoit la belle Ænomaüs,
Aimoit un front de vierge et des traits ingénus.
Ces beautés séduisoient sans songer à séduire:
On les voyoit paroître, on les voyoit sourire;
Point d'art, nul ornement; seulement la pudeur
A leurs simples attraits ajoutoit sa rougeur.

Laisse donc là ton luxe, ô maîtresse adorée!
Plait-elle à son amant, une belle est parée.

LETTRE LXXXVIII.

A Rome.

Je compte partir demain pour Naples, mais je reviendrai faire mes adieux à Rome.

Cependant je ne veux plus différer à vous dire un mot du cardinal de B..... , et puis du pape ; car c'est dans cet ordre-là qu'on les nomme.

Le C. de B..... a par-tout été à sa place, et presque toujours heureux : sur le Parnasse, avec les muses ; à la cour, avec les rois ; dans les boudoirs, avec les graces ; au Vatican, avec les papes ; dans sa maison d'Albano, avec lui-même.

Il a toujours trouvé et pris dans

son esprit ou son caractère les talens et les vertus qu'il lui falloit.

Sa maison est ouverte à tous les voyageurs de toutes les parties du monde; il tient, comme il le dit lui-même, l'auberge de France dans un carrefour de l'Europe. On ne voit guère les cardinaux qu'à sa table. Ils poussent l'avarice, ces cardinaux, jusqu'à lui pardonner sa magnificence.

J'avois ouï dire qu'on lui faisoit de la peine quand on lui rappeloit ses vers : cela pouvoit être vrai avant qu'il fût cardinal. Pour moi, je suis témoin qu'il ne fait cette injure ni aux muses ni à la postérité. J'ai entendu le cardinal de B..... parler de l'auteur des *Quatre Saisons* et de l'abbé de B..... de très-bonne grace, et même avec connoissance.

Le C. de B..... a l'accueil le plus

facile, le commerce le plus uni. Il conte beaucoup, mais vîte; et il ne croit jamais avoir fait les mots heureux qu'il redit.

On dit que son esprit a baissé un peu, ou du moins qu'il a pâli; je ne le crois pas : je pense qu'il use seulement quelquefois du privilége que donne la réputation méritée d'avoir de l'esprit; qu'il se dispense de la peine, ou de la vanité, ou du ridicule d'en montrer, à peu près comme ces braves qui, après avoir fait leurs preuves, refusent souvent de se battre.

Il paroît n'avoir aucun préjugé, et il ne montre aucune prétention : sa naissance, ses succès, son chapeau, semblent n'être à ses regards que de la fortune.

Il est difficile d'être plus chéri à Rome, quoique singulièrement esti-

mé. Tout ce qui l'approche, se retire content; il est si juste! Tout ce qui l'environne est heureux; il est si bon!

A l'égard du pape, il va baiser tous les jours les pieds de S. Pierre; il a été plaider lui-même à Vienne, aux genoux de l'empereur, la cause des moines; il fait dessécher les marais Pontins; il enrichit le musée de Clément XIV; il épure sa législation criminelle; son neveu même a perdu un procès immense : jaloux de gouverner par lui-même, jaloux sur-tout qu'on le croie, il vient cependant de prendre pour premier ministre un homme du premier mérite : voilà Pie VI.

Ce pape est d'une si belle figure, que le peuple le voit toujours avec complaisance. Une belle figure n'est point un avantage indifférent pour les souverains : leur visage règne.

LETTRE LXXXIX.

A Rome.

Je sors de l'église du couvent de Saint-Onuphre. — Et qu'avez-vous été faire à Saint-Onuphre? — Voir la gloire dans tout son néant, la fortune dans tout son caprice, le génie dans tout son malheur; c'est-à-dire, contempler la cendre de cet immortel poète que la nature força de faire des vers à sept ans, de terminer la Jérusalem délivrée à trente, et d'aimer jusqu'au tombeau; qui, après avoir consumé la plus grande partie de sa vie, ou à la cour, ou dans l'exil, ou dans les fers, traité, tour à tour, comme un homme de génie ou comme un fou, tout à coup, vers le terme

de sa carrière, se vit appelé, par un caprice de la fortune, pour être couronné en cheveux blancs au Capitole; mais, par un autre caprice de la fortune, fut enseveli, la veille même de son couronnement au Capitole, dans le couvent de Saint-Onuphre.

Voici une inscription digne du Tasse.

TORQUATI TASSI
OSSA HIC JACENT.

Ici gissent les os du Tasse.

La fin honore les moines qui élevèrent ce monument.

HOC NE NESCIUS ESSET HOSPES,
FRATRES HUJUS ECCLESIÆ POSUERUNT.

Afin qu'on sût où étoit le Tasse,
les frères de ce couvent ont tracé ces lignes.

Ils savoient donc le prix d'un grand homme!

On prétendit que le Tasse étoit devenu fou; mais jamais il n'eut d'autre folie qu'une sensibilité extrême et qu'un génie supérieur. De tout temps il a existé de ces grands et de ces hommes médiocres, qui, pour se dérober à l'admiration et aux regards dus aux grands hommes, osent appeler la sensibilité, de la folie, et le génie, de l'exaltation.

Il est difficile d'imaginer à quel degré de misère la fortune abaissa le Tasse. La main qui avoit tracé les portraits d'Armide, d'Herminie, de Clorinde, de Bouillon et de Tancrède, écrivoit furtivement au fond d'un cachot, chargée de fers : *Ce n'est pas assez d'être exilé, banni, emprisonné même; d'être livré à la maladie, à la solitude et au silence; ils m'ont encore défendu d'écrire.* Que cette plainte du Tasse est tou-

chante ! — Que cette rigueur étoit horrible ! — On avait défendu au Tasse d'écrire.

Hommes médiocres, telle fut la destinée du Tasse ! Pardonnez donc au talent.

LETTRE XC.

A Rome.

Je veux vous dire un mot sur le sort des Juifs à Rome.

Il est encore plus misérable que par-tout ailleurs.

Ils sont environ sept mille. Ils ne peuvent habiter que dans un quartier déterminé, où tous les soirs, à l'entrée de la nuit, on les enferme.

Ces malheureux sont condamnés, toutes les semaines, à un sermon,

durant lequel un missionnaire les accable d'injures, et, pour peu qu'ils soient distraits, un sbire, de coups de bâton.

Tout Juif qui n'assiste pas aux sermons, paie une amende.

Un Juif a-t-il une fois laissé échapper de sa bouche, *je veux me faire chrétien*, il est soudain envoyé pour deux ans anx cathécumènes : et montrât-il dans la suite les plus grands regrets, tant pis pour lui ; il faut qu'il achève son temps.

On pense bien que les Juifs à Rome sont dans la plus grande misère : leur misère touche immédiatement, d'un côté, à la conversion, et, de l'autre côté, à la mort.

Chose étrange ! On persécute les Juifs d'embrasser le christianisme, afin de l'accroître ; et si la persécution réussissoit, le christianisme seroit

détruit. La foi du chrétien a besoin de l'incrédulité du Juif.

On demande : quand les Juifs se convertiront-ils donc au christianisme ? Je demande : quand les chrétiens se convertiront-ils donc à la tolérance ?

Chrétiens, quand cesserez-vous d'usurper la justice de Dieu ?

Malheureux ! vous vous plaignez incessamment du sort, du ciel, des hommes et des rois ! Pensez aux Juifs.

LETTRE XCI.

A Rome.

Les cérémonies religieuses sont très-fréquentes à Rome; mais elles n'ont aucun intérêt : elles sont sans dignité, sans bienséance, sans pompe.

Celle de la procession de la Fête-Dieu n'a d'autre lustre que le pape et le peuple.

Tous les moines, tous les curés, tous les prélats, tous les cardinaux, tous les pénitens, toutes les collégiales, sont actuellement dans Saint-Pierre, et la procession s'arrange. En attendant qu'elle s'arrange, je me promène dans l'église, et j'y roule avec la foule. Quel murmure! quel bruit! quelle confusion! Ce

sont des flots de peuple qui entrent sans cesse, et des flots de peuple qui sortent sans cesse ; des dévots qui, empressés autour des pieds de saint Pierre, se disputent le bonheur de les baiser; des personnes de tout sexe et de tout âge agenouillées devant des confessionnaux remplis de moines, et recevant, au bout d'une grande gaule, l'absolution des péchés véniels, que les moines secouent sur leurs têtes ; des bandes de jeunes gens et de jeunes filles errantes de tombeaux en tombeaux, en folâtrant et parlant d'amour; des Anglais mesurant gravement quelques piliers ; des Français qui voltigent et qui plaisantent; des Allemands étonnés de trouver, sur des portes de bronze de la première église du monde, les tableaux les plus lascifs ; à travers une haie d'abbés qui s'ar-

rètent, se courbent vers la terre, et flattent des cardinaux qui passent, dressent la tête et protègent ; enfin des mendians qui, cherchant à tromper la pitié, ou à fatiguer la délicatesse, poursuivent les regards de nudités et de plaies. Cependant le signal de la marche est donné : voilà de sales pénitens qui défilent, et puis des moines sales, et puis des curés sales, et puis mille sales personnes du peuple, vêtues de sales soutanes, portant chacune un flambeau, et excitant par-tout, sur leur passage, par leur acoutrement grotesque, une risée universelle : enfin voici les prélats, les cardinaux et le pape. Le pape trouve, au bas de l'escalier d'une galerie, son état militaire qui le reçoit, et le Saint-Sacrement qui l'attend : soudain se fait, au son des trompettes, l'union des deux pouvoirs,

le pape et le souverain se mêlent; la couronne et la tiare se confondent, le pontife-roi monte sur une estrade, s'assied devant le Saint-Sacrement, et cependant, par sa posture et la manière dont les ornemens sont arrangés, paroît être à genoux : une douzaine d'hommes robustes, cachés sous l'estrade, le portent : le pape s'avance ainsi, tenant le Saint-Sacrement entre ses mains, les yeux levés vers le ciel et remplis de larmes pieuses, vraiment majestueux et vénérable; tandis que le peuple murmure : *Voyez comme le pape a bonne mine!* — Tout l'état militaire suit à pied ou à cheval. — La procession est rentrée. — Les mille flambeaux font une haie dans toute l'étendue de la nef et autour du grand autel : le pape descend, traverse, monte, dépose le Saint-Sacrement, se met

à genoux, se lève, donne la bénédiction. — Tout est fini.

Une procession de ce genre, en France, a meilleure mine : le recueillement du moins l'accompagne et la pare. A peine ici rencontre-t-on dans la foule des prélats et des cardinaux, quelques visages et quelques contenances qui respirent et inspirent véritablement la religion. C'est que l'opinion n'élève au milieu de ce peuple aucun modèle de beau idéal que l'imagination, la raison et le sentiment, puissent étudier, sur lequel les sexes, les rangs, les classes, puissent former leurs manières, leur conduite et leur langage.

Quel contraste de ces fêtes religieuses de Rome moderne, avec les fêtes religieuses de Rome antique, où des prêtres couronnés de lauriers, des prêtresses couronnées de myrtes,

de jeunes vierges parées de fleurs, des augures, des flamines, des vestales, l'élite auguste ou brillante de la vieillesse et de la jeunesse des triomphateurs du monde, accompagnoient en longues robes flottantes où brilloient l'or et la pourpre, au bruit des cistres, des clairons et des timbales, les statues solennelles d'or ou d'ivoire, de Junon, de Cybèle, de Cérès, de Jupiter, qui, entourées des trophées et des dépouilles de l'Asie, portées sur des chars que traînoient des léopards et des lions, descendoient majestueusement du Capitole, et, suivies de la foule du peuple-roi, où des rois étoient confondus, s'avançoient à travers les rues de la capitale de l'univers, sous les arcs triomphaux, devant les statues des grands hommes, devant les palais des Césars, ou au champ de

Mars, ou au *Forum*, ou au Panthéon, et s'avançant ainsi au milieu de tout l'éclat, de toute la magnificence et de toute la religion romaine, sembloient être les dieux eux-mêmes, dont elles étoient les images, descendant en personne de l'olympe sur la terre, et arrivant chez les hommes !

LETTRE XCII.

A Rome.

Je n'aime point les tableaux allégoriques, à moins que le voile ne soit transparent, et les ornemens peu nombreux (1). La vérité ne doit se cacher qu'afin qu'on la remarque. Elle peut se parer quelquefois, mais en vierge modeste, et non en courtisane ou en coquette, uniquement pour avertir, ou arrêter le regard, et non pas pour le séduire.

---

(1) Cette idée a été très-heureusement rendue par M. Lemierre, à qui la poésie doit tant de vers ingénieux et brillans.

L'allégorie habite un palais diaphane.

Je viens de voir deux tableaux où ces conditions sont remplies.

Voici le premier.

Un vieillard, la tête affublée d'un bonnet noir, l'œil triste et sombre, compte des écus sur une table. A sa droite, un homme mûr, le front couronné de lauriers, d'un air sérieux, lit et médite : à sa gauche, un jeune homme, couvert d'un chapeau orné de plumes, pince, en souriant, de la guitare, tandis que, devant eux, auprès d'une fenêtre, la tête nue, un enfant plein de graces entr'ouvre, en riant, une cage, et appelle les oiseaux qui passent.

Ne venez-vous pas de voir les quatre âges de la vie de l'homme?

Voici le second tableau, qui sert de pendant au premier.

Une petite fille assise par terre, joue, d'un air très-sérieux, avec

une poupée qu'elle déshabille ; tout auprès, une jeune beauté debout, se regarde avec complaisance dans un miroir, et se pare ; à ses côtés, coiffée et vêtue modestement, une femme d'un âge mûr, assise devant un métier, brode attentivement, mais sans se hâter, un canevas ; plus loin, à moitié couchée dans un grand fauteuil, et auprès d'une cheminée, une vieille, le visage renfrogné, des lunettes et un livre sur les genoux, tousse et gronde.

Comment ne pas reconnoître là les quatre âges de la vie de la femme?

LETTRE XCIII.

A Naples.

Voir *Naples*, disent les Napolitains, *et puis mourir*. Et moi je dis : *Voir Naples, et puis vivre.*

Devant Naples, et à dix-huit milles en mer, on aperçoit l'île de Caprée. Affreux Tibère !

Deux chaînes de coteaux embrassent cette mer, et semblent aller joindre Caprée, pour fermer le passage aux vaisseaux.

Chacun de ces coteaux est également favorisé de la nature et des arts. Si celui ci étale *Portici*, *Herculanum*, *Pompeïa*, une foule de maisons de campagne, celui-là étale la belle promenade et le beau quai de *Kiaïa*,

la *Villa Reale* et une multitude de palais.

Sur l'un de ces coteaux, il est vrai, domine et fume le Vésuve; mais le laurier du tombeau de Virgile s'élève et verdit sur l'autre.

Ce château qui s'avance au milieu de la mer, ces palais qui la bordent, ces coteaux qui la dominent, ce Vésuve, dont la réverbération l'enflamme, ces barques qui la sillonnent, ces vents qui la tourmentent, cette île de Caprée qui la termine, et enfin ce brillant soleil, qui tous les jours, pour aller d'un rivage à l'autre, passe.... Tout cela forme un tableau, une situation, un enchantement qu'il est impossible de rendre.

J'arrive à Naples, et déjà je conçois que Virgile a composé à Naples ses *Géorgiques ;* que des hommes

sensibles et délicats, la comparant à une belle vierge, l'ont appelée *Parthenope :* je conçois enfin qu'ils lui ont donné le surnom d'*Oisive*. Eh! qu'y a-t-il à faire à Naples, si ce n'est de jouir et de vivre?

LETTRE XCIV.

A Naples.

Le château *Capo-di-Monte* mérite moins sa réputation que son nom.

Il prend fantaisie un jour à je ne sais quel roi de Naples de placer un château sur la crête de la montagne, à laquelle est adossé Naples. On creuse, on porte des pierres, on taille, on élève, on couvre. On aperçoit alors que tout ce vaste édifice pose entièrement sur une carrière; et on

a recours, pour le soutenir, à des travaux prodigieux. Enfin, quand l'édifice peut tenir debout, on découvre qu'il n'y a point d'eau aux environs, point de chemin facile pour les voitures, que le château est éloigné de tout. On l'abandonne. Seulement on jette dans les appartemens des poignées de livres; on accroche aux murailles quelques centaines de tableaux : on établit un médailler dans une salle; et voilà le château devenu musée. Vous riez! Avez-vous fini le Louvre?

Le château *Capo-di-Monte* ne mériteroit guère la peine que les étrangers sont obligés de prendre pour obtenir la permission de le voir, sans la *Danaé* du Titien et quelques tableaux du Corrège qui les appellent.

Danaé est belle, il est vrai, mais c'est toujours la même femme que le

Titien nous présente, tantôt sous le nom de Vénus, tantôt sous le nom de Danaé, tantôt sous un autre nom. Le Titien n'avoit-il jamais vu qu'une femme, ou n'en avoit-il aimé qu'une? Quoi qu'il en soit, ce peintre me semble, jusqu'à présent, le seul qui ait vraiment peint la nature humaine; les autres ne font que la dessiner plus ou moins mal, et qu'enluminer leurs dessins.

Ce n'est pas l'imagination seule qui trouve, dans les tableaux du Titien, la nature humaine; c'est l'œil lui-même; et l'œil n'a pas besoin, pour l'y trouver, d'être aidé par la mémoire et par l'habitude, car elle y est. L'imitation est tellement complète, qu'elle ne fait pas illusion.

Si ce savant pinceau, qui a réussi à faire la nature humaine, comme d'autres à faire le ciel, ou l'eau, ou

les fleurs, eût servi une imagination plus sensible, quels tableaux il eût enfantés !

Mais le Titien saisissoit beaucoup mieux le corps que l'ame. Il entendoit peu la langue des passions, et savoit mal la parler.

La nature avoit réservé ce don à l'incomparable Corrège. Le Corrège ! comme il entendoit particulièrement la tendresse ! C'est sur cet aimable affection qu'il versoit, pour ainsi dire, toutes les autres; elle en étoit comme le fond. On diroit que tous les personnages qu'il a introduits dans ces tableaux, ou aimoient, ou avoient aimé.

Avec quelle bonne foi rit cet enfant ! avec quelle vérité sourit cette jeune fille ! les joues et la bouche de cette charmante fille (regardez bien) s'épanouissent.

Sur ces fronts en repos, ne voyez-vous pas une ame tendre? Sous ces traits en mouvement, ne suivez-vous pas une ame amoureuse?

Je voudrois baiser ce joli enfant, et le prendre sur mes genoux.

Je ne sais par quel enchantement le cœur s'attendrit devant les tableaux du Corrège; il se remplit d'une douce complaisance. On rêve, en les quittant, aux objets qui nous sont chers.

Les autres peintres travaillent d'imagination, de raison, de mémoire, travaillent de tête. Le Corrège travailloit *de cœur*. Il ne composoit pas, il exprimoit. Peindre, pour lui, c'étoit aimer.

Jamais je n'oublierai son charmant tableau de Sainte-Catherine, de la Vierge, et de l'Enfant Jésus.

Et peut-on oublier cette touchante

fille ? Avec quelle complaisance tendre, mais respectueuse, elle implore le divin enfant ! On voit qu'elle le prie, uniquement pour la douceur de prier ; parce que prier, c'est aimer. Elle est bien volontairement à genoux ! C'est bien son cœur qui joint ses mains ! L'enfant regarde, en souriant, sa mère, qui regarde elle-même l'enfant, et lui sourit. Peut-on peindre dans aucune langue ces deux sourires ?

A côté de cela, des batailles, des incendies, des orgies ! Le regard passe avec dédain ; il ne peut s'arrêter que devant la Madelaine du Guide, ou la Rachel de l'Albane.

Les beaux visages ! les beaux et célestes visages ! Quelle virginité dans les yeux, sur les lèvres et sur le front de la jeune Rachel. Il seroit dangereux, pour l'innocence, de voir

trop long-temps ce portrait de l'innocence.

On voit, à côté, un Amour du Guide, qui est nu, qui dort, qui est charmant; et tout auprès (suivant un usage des anciens) une tête de mort et des roses.

J'ai vu encore avec plaisir plusieurs tableaux du *Schidone*, élève du Corrège. Ce peintre a montré, dans presque tous ses ouvrages, l'esprit de son maître, et, dans quelques-uns, son ame.

Il s'en faut bien peu qu'il ne soit du Corrège, ce charmant tableau de la *Charité*, par le Schidone.

Que de grace et de bonté dans la jeune femme qui donne à ces pauvres enfans des morceaux de pains! Quelle attention et quelle joie dans les enfans!

Je n'aime point la Vénus du Car-

rache; je n'aime point sa mort de Tancrède; je n'aime point son Armide et son Renaud. Le Carrache traite ses sujets en historien; il falloit les traiter en poète.

Il a eu beau mettre Vénus au milieu de tous les Amours, pas un seul ne l'accompagne.

Comme tout cela est matériel! Il est des sujets qu'il ne faut presque pas penser pour les bien rendre; il faut uniquement les rêver.

Voici plusieurs manuscrits dignes, non pas d'être lus, mais d'être vus: un entre autres contenant l'office de la Vierge, écrit sur du vélin, et orné de copies, en miniature, des tableaux des plus grands maîtres. C'est l'ouvrage d'un certain *Clovio.* Rien de plus parfait que les vignettes. Vous cueilleriez ces fraises et ces roses, qui ont trois siècles: un

enfant tâcheroit d'attraper ces papillons.

Ce manuscrit arabe est curieux ; il est écrit sur des feuilles d'arbres.

Je n'ai point vu de bloc de cristal d'une grosseur si prodigieuse. Il étincelle des plus purs et des plus riches feux du soleil.

J'ai remarqué plusieurs instrumens de différens arts, en usage à Otaïti, sur-tout une flûte dont les Otaïtiens jouent avec le nez.

La collection des médailles en cuivre et en or est considérable. Elle vaut, dit-on, celle de Florence : elle rassure l'imagination, ou plutôt la raison, qui, de plus en plus, a de la peine à croire aux Grecs et aux Romains.

Je me suis plu à examiner ces médailles, à passer entre elles les années qui les séparent. Ces mé-

dailles sont comme de petits points dans le temps, sur lesquels la mémoire se repose.

Une d'elles sur-tout est frappante; elle montre ce fameux Mithridate, que d'un corps prodigieux la nature avoit armé.

La collection des *Camées* n'a pas moins de prix. Ces camées sont des miniatures parfaites. Mais comment la main de l'homme a-t-elle pu atteindre à tant de petitesse? Sur le plus petit de ces camées, on voit Alexandre.

Enfin, j'ai encore parcouru avec intérêt une collection en 16 vol. *in-fol.* des dessins des plus grands peintres, d'esquisses et d'ébauches de leurs tableaux. On aime à voir, à examiner ces germes des productions du génie.

LETTRE XCV.

A Naples.

J'AI fait hier une promenade charmante.

J'ai d'abord été en pélerinage sur la montagne de *Pausilippe,* au tombeau de Virgile,

Je l'ai trouvé tombant en ruines, enseveli parmi des ronces qui achèvent de le détruire.

Un laurier s'élève du milieu d'elles.

Je suis entré dans le tombeau ; je m'y suis assis sur des fleurs : j'ai récité l'églogue de *Gallus ;* j'ai lu le commencement du quatrième livre de l'Énéïde ; j'ai prononcé les noms de Didon et de Lycoris ; j'ai coupé une branche de laurier, et ensuite

je suis descendu, plein des sentimens que ce lieu doit faire éclore dans toutes les ames qui sont sensibles à la nature, à l'amour et à Virgile.

En continuant ma promenade, j'ai traversé la grotte de Pausilippe, c'est-à-dire, un chemin de cinq cents toises, très-haut, très-large, creusé à travers la montagne, pour abréger la route de Naples à Pouzzol. Effort prodigieux de travail et de constance! Ce chemin est pavé de laves; il est l'ouvrage des Romains.

Au sortir de la grotte, je me suis avancé parmi des champs couverts de hauts peupliers, unis l'un à l'autre par des vignes qui se suspendent à leurs fronts, sous lesquels croissent et passent, pour ainsi dire, tour à tour, dans la même année, trois ou quatre moissons différentes.

Tout à coup une montagne énorme ouvre ses flancs; et au milieu de coteaux noirs de châtaigniers et d'arbres sombres, je trouve un vallon enchanteur.

Ici sont les étuves sulfureuses de Saint-Germain; là des ruines de châteaux antiques; plus loin, la célèbre grotte du Chien; par-tout des allées percées dans des bois d'une profondeur et d'une étendue immense; enfin au milieu du vallon, dans la bouche d'un volcan éteint, un lac; le lac d'Agnano, dont la moitié est couronnée de deux rangs de hauts peupliers; le lac d'Agnano qui roule les flots les plus purs, et que mille oiseaux aquatiques peuplent, animent, et sillonnent sans cesse à l'envi.

J'entrai d'abord dans les étuves de Saint-Germain.

Dans une maison bâtie exprès, s'élèvent de la terre, en plusieurs endroits, des vapeurs de soufre plus ou moins fortes. On reste au milieu de ces vapeurs plus ou moins de temps, suivant le genre ou le degré de la maladie. C'est ainsi qu'on prend les bains secs. J'avois peine à respirer dans certaines chambres. La vapeur me brûloit la plante des pieds. Les murailles sont enduites de soufre.

A quelques pas de ces étuves, vous trouvez la grotte du Chien; c'est une excavation dans le rocher, qui peut contenir trois personnes.

Mon guide avoit amené un chien. A peine avoit-il ouvert la grotte que le malheureux voulut fuir; mais son maître le prit par les quatre pattes, et le coucha sur le côté. Au bout d'une seconde, la vapeur qu'en cet

endroit exhale la terre, commença à agir sur l'animal. Il enfla, se roidit, eut des convulsions : il avoit perdu le mouvement; il expiroit. On le traîne hors de la grotte, on l'expose au grand air. — Il court.

L'expérience du pistolet n'a pas réussi; tiré à deux pouces de terre, il a parti : ordinairement, à cette distance, il ne part pas.

En sortant de la grotte, j'ai laissé mon escorte, et j'ai fait seul, à pied, le tour du lac. Je me suis assis sur les bords; j'ai regardé les flots; en les regardant, j'ai rêvé.

J'ai été ému du contraste de ce calme heureux, de ce doux murmure, de ces ondulations insensibles des eaux du lac, avec l'agitation, avec les vagues, avec le bruissement de la mer que je venois de quitter tout à l'heure.

Combien je me suis plu dans ce charmant vallon! Le ciel étoit parfaitement beau; quelques légers nuages, d'une teinte argentée, en adoucissoient l'azur. J'aimois à les voir passer sur ma tête. Aimable union des couleurs et de ces eaux, et de ce ciel, et de ces montagnes, et de ces rayons vifs du soleil couchant, qui étinceloient!

Je dirai aux cœurs mélancoliques et tendres qui iront à Naples : « Ne « manquez pas d'aller vous asseoir « sur les bords du lac d'Agnano. »

LETTRE XCVI.

A Portici.

Il faut voir Portici, non pour le château du roi, qui n'a rien de bien important ni en architecture, ni en ornemens extérieurs; mais pour sa situation pittoresque.

Portici est assis sur Herculanum, au milieu des gazons et des fleurs, entre le Vésuve qui au-dessus de sa tête fume, et la mer qui à ses pieds bouillonne.

Herculanum, le Vésuve et la mer, menacent tous les trois d'engloutir Portici; le Vésuve, dans ses laves; la mer, dans ses flots; Herculanum, au milieu de ses ruines.

Portici mérite encore d'être vu pour quelques statues de marbre qui

décorent son péristile, sur-tout pour les statues équestres des deux Balbus, monumens de la reconnoissance ou de la flatterie; car on a prostitué les statues dans tous les temps. Ce n'est pas que je ne sois aussi enthousiaste que beaucoup d'amateurs, de celle du fils : il est placé naturellement à cheval; mais il a une figure ignoble; mais il se tient en paysan; mais le cheval, qui est de marbre, paroît de marbre.

Les objets les plus dignes de votre curiosité sont deux cabinets, l'un de peintures antiques, et l'autre de vases, d'instrumens et de statues, également antiques.

Un volume entier ne décriroit pas tout ce qui intéresse dans le second de ces cabinets. (1)

---

(1) M. le chevalier de Non, ci-devant

Tout y est en effet, ou ingénieusement inventé, ou élégamment travaillé, ou formé de matières précieuses, et d'ailleurs antique et romain.

Les Romains avoient travaillé les lampes avec un soin singulier. Tous les ornemens, toutes les formes des lampes sont animées de figures d'hommes et d'animaux, dans la composition desquelles le goût s'est plu, ou l'imagination s'est jouée.

J'ai remarqué entre autres celle-ci : A l'extrémité d'une table de bronze, s'élève le tronc d'un vieil arbre; il a déjà perdu ses feuilles, et

---

chargé des affaires de France à Naples, a fait aussi une collection très-précieuse de vases antiques. On connoît le goût, les talens et les connoissances de cet amateur des arts.

il va perdre ses branches; à toutes ses branches sont négligemment attachées, par des chaînes légères qui les suspendent à différentes hauteurs et à différens intervalles, sept à huit petites lampes de bronze, toutes variées dans leur volume et dans leurs formes, toutes ciselées avec un art, avec une élégance admirables.

Cette élégance et cet art ne se font pas moins admirer dans les candelabres, dans les trépieds, dans les *lecti-sternium ;* sur-tout dans un trépied formé par trois satyres, qui portent sur leur tête une large cuvette; ils respirent : c'est avoir coulé la vie en bronze.

Voilà presque nos instrumens d'agriculture et de chirurgie. La nécessité a dicté à peu près les mêmes arts et les mêmes lois par toute la terre.

Cette collection d'instrumens de chirurgie, d'agriculture, de cuisine, de musique, de guerre, de religion, offerts ensemble à l'imagination et à l'œil, présente un tableau bizarre.

La forme des vases, et particulièrement des coupes, est délicieuse: on veut y boire.

Je me suis assis dans une chaise curule.

Je n'avois jamais vu de *lacrymatoires*, de ces petites fioles où l'on recueilloit les larmes qui avoient coulé sur les tombeaux. On les feroit aujourd'hui plus petites. Il vaut bien mieux n'en pas faire. Les Romains avoient outré tout; la nature étoit pour eux trop étroite; ils tâchoient d'en sortir de tous les côtés. L'idée de la conquête du monde, qui étoit la première idée romaine, avoit donné le ton à toutes les au-

tres; il falloit bien que toutes les autres fussent exagérées pour être d'accord avec celle-là.

Qui ne seroit surpris, en parcourant les restes d'Herculanum, de rencontrer des œufs entièrement conservés, ainsi que du pain, du blé, de l'huile, du vin; comme aussi des réchauds, avec leurs charbons et leurs cendres?

On est étonné et ravi que quelque chose de si périssable ait échappé à tant de siècles qui ont passé dans Herculanum.

On aime à voir un grain de blé triompher du temps, comme la statue de bronze, et partager avec elle l'éternité.

Mais ce qui frappe et étonne peut-être encore davantage, ce sont des manuscrits brûlés qui gardent dans cet état les pensées qui leur ont été

confiées. Le feu s'est arrêté à elles, et leur a laissé tout juste ce qu'il falloit de matière pour leur conserver l'existence. Mais comment les tirer de là? Comment rétablir entre elles la communication interrompue par le feu?

Le moyen a été trouvé; mais il exige une patience inimaginable, une dextérité extrême, et beaucoup d'années. On déroule insensiblement avec une lenteur et une précaution infinies, chaque couche de cendres; et à mesure qu'on la déroule, une feuille d'un papier léger comme le souffle, la suit par derrière, la saisit, se l'applique, se l'attache : elle reçoit une ligne, et puis une autre, quelquefois au bout d'un mois elle s'est emparée d'une page.

Quel soin pour empêcher que toutes ces cendres, quand on les re-

mue, ne se confondent, et pour que ces signes de la pensée conservent entre eux leur vraie place, qui fait toute leur existence !

La partie de ces manuscrits conservée est celle qui a été brûlée; l'autre, que le feu n'a pas touchée, a péri.

On est parvenu à ressusciter un manuscrit grec sur la musique. L'opération eût pu être moins lente, mais elle dépend du gouvernement.

Les bustes et les statues de bronze sont la plupart du meilleur goût et du plus beau travail. Rien n'est comparable sur-tout à un *faune* qui dort. Il est véritablement endormi.

J'ai admiré aussi deux jeunes lutteurs : ils sont tout nus ; ils vont lutter : on a peur ; car on oublie qu'ils sont de bronze. J'ai

été tenté de leur adresser ce vers de M. Roucher :

Pour des combats plus doux l'amour forma vos charmes.

Tous les appartemens du cabinet sont pavés de débris de mosaïque trouvés dans Herculanum.

Je ne dois pas omettre un des monumens les plus curieux de ce cabinet célèbre; ce sont des fragmens d'un enduit de cendres, qui, lors d'une éruption du Vésuve, surprirent une femme, et l'enveloppèrent en entier. Ces cendres, pressées et durcies par le temps autour de son corps, l'ont pris et moulé parfaitement. Plusieurs fragmens de cet enduit conservent l'empreinte des formes particulières qu'ils ont reçues. L'un possède la moitié du sein; il est d'une beauté parfaite; l'autre,

une épaule; l'autre, une portion de la taille : ils nous révèlent de concert que cette femme étoit jeune, qu'elle étoit grande, qu'elle étoit bien faite, et même qu'elle fuyoit en chemise; car des morceaux de linge sont attachés à la cendre.

LETTRE XCVII.

A Salerne.

LA route de Pompéia à Salerne est délicieuse.

On marche d'abord sur une lave qui coula, il y a quelques années, depuis le sommet du Vésuve jusqu'à la mer.

Ce n'est plus ensuite de tous les côtés, sur-tout depuis un petit bourg qu'on nomme *la Cave*, qu'une allée

d'arbres qui serpente dans un pays enchanté.

Que ces montagnes sont vertes! comme elles sont bien cultivées! Les charmantes maisons semées çà et là! Le voyageur ne peut s'empêcher de croire que c'est là qu'on est heureux, qu'on l'est du moins pendant l'été. On voudroit s'arrêter partout. Mille ruisseaux se cachent dans ces montagnes et murmurent; mille ruisseaux se montrent dans ces vallons et murmurent : on n'entend que ruisseaux et qu'oiseaux. On respire à midi la fraîcheur du soir : l'été ici ne fait que passer.

Mais déjà j'aperçois Salerne.

A qui appartient cette jolie maison située au haut de la montagne? A des moines. Et celle-ci, sur le penchant? A des moines. Et cette autre au pied du coteau? A des

moines. — Les moines possèdent donc Salerne?

Il y a dix couvens de moines, cinq paroisses, un évêché, deux séminaires, un chapitre et dix mille ames à Salerne : il y a tant de couvens dans la ville qu'il n'y a pas un vaisseau dans le port.

Misérable ville dévorée par des insectes blancs, noirs, gris, rouges, de toutes les couleurs : toutes les maisons en sont pleines. Le temps viendra où les Italiens, en se décrassant, secoueront aussi cette vermine.

Salerne n'offre aucun monument curieux : seulement la cathédrale est précédée d'un portique qui fait admirer des colonnes.

On admire encore dans l'église des bas-reliefs : l'un d'eux représente la mort d'Adonis ; un Christ mourant n'est pas loin.

Les murs qui environnent l'autel sont chargés d'*ex-voto*, et de membres du corps humain, en cire, affectés chacun de la maladie dont l'*ex-voto* l'a guéri, on diroit qu'il y a eu là, pendant quelque temps, une manufacture de miracles.

La manie d'avoir des coureurs s'est étendue de Naples jusqu'à Salerne. J'ai vu deux misérables coureurs devant un misérable carrosse, attelé à deux misérables chevaux qui traînoient deux misérables gentilshommes.

La misère fardée de luxe est effroyable.

LETTRE XCVIII.

A Pœstum, sur le fronton d'un temple.

Non, je ne suis point à *Pœstum*, dans une ville de Sybarites.

Jamais les Sybarites n'ont choisi pour habitation un si horrible désert, n'ont bâti de villes au milieu des ronces, sur un sol aride, dans un lieu où le peu d'eau qu'on rencontre est croupissant et salé.

Menez-moi dans un de ces bosquets de roses qui fleurissent encore dans les vers de Virgile (1). Montrez-moi des bains d'albâtre; montrez-moi des palais de marbre ; of-

(1) *Biferique rosaria Pœsti.*

frez-moi par-tout la volupté, l'élégance et l'amour; et vous pourrez me faire croire alors que je suis à *Pœstum.*

Il est pourtant vrai que ce sont les Sybarites qui ont bâti ces trois temples, dans l'un desquels j'écris cette lettre, assis sur le débris d'un fronton qui a vaincu deux mille ans!

Des Sybarites et des ouvrages de deux mille ans!

Comment donc des Sybarites ont-ils imaginé et mis debout des colonnes d'un nombre si prodigieux, d'une matière si vile, d'un travail si brut, d'une masse si lourde et d'une forme si monotone?

Les colonnes grecques n'avoient pas coutume d'écraser le sol; elles montoient avec légèreté dans les airs; elles s'élançoient; celles-ci au contraire s'affaissent avec pesanteur

sur la terre; elles tombent. Les colonnes grecques avoient une taille élégante et svelte, autour de laquelle le regard fuyoit toujours; celles-ci ont une taille évasée et pesante, autour de laquelle les yeux ne sauroient tourner : nos crayons et nos burins, qui flattent tous les monumens, ont cherché vainement à l'amincir.

Je suisde l'avis de ceux qui pensent que ces temples sont les premiers essais de l'architecture grecque, et n'en sont pas les chefs-d'œuvres. Lorsqu'elle a construit ces piliers, elle cherchoit encore la colonne.

Cependant il faut convenir que, malgré leur rusticité, ces temples offrent des beautés, ils offrent du moins la simplicité, l'unité, l'ensemble, qui sont les premières des beautés : l'imagination peut suppléer

presque toutes les autres, elle ne peut suppléer celles-ci.

On ne pénètre pas dans ces lieux sans émotion. J'avance à travers des campagnes désertes, dans un chemin affreux, loin de toutes traces humaines, au pied de montagnes décharnées, sur des rivages où la mer est seule; et tout à coup voilà un temple, en voilà deux, en voilà trois : j'approche à travers les herbes, je monte sur le socle d'une colonne ou sur les débris d'un fronton; une nuée de corbeaux prend son vol; des vaches mugissent dans le fond d'un sanctuaire; la couleuvre, entre les colonnes et les ronces, siffle et s'échappe : cependant un jeune pâtre, appuyé nonchalamment sur une corniche, remplit des sons d'un chalumeau le vaste silence de ce désert.

On peut juger combien cet endroit est sauvage : il n'y a pas quarante ans qu'un chasseur, en suivant un sanglier, rencontra ces ruines ; il les trouva.

Aujourd'hui Pœstum n'est, pour ainsi dire, habité que par des voyageurs français, anglais, russes, et non par des Napolitains.

Le propriétaire du sol n'a pas été fort touché de la découverte : c'est un prince. Il a laissé ces temples à la destruction.

Quel dommage qu'il faille si tôt quitter ces lieux ; qu'il faille déjà finir cette lettre ! Mais la chaleur est extrême ; il n'y a d'abri nulle part. Je voudrois pourtant bien recueillir et remporter dans mon cœur toutes les sensations que je viens d'éprouver. — Qu'on me laisse puiser encore, dans cette solitude, dans ce

désert, dans ces ruines, je ne sais quelle horreur qui me charme. — Oui, j'aime à reculer de deux mille ans dans le passé, au milieu des ruines d'une ville grecque et parmi les Sybarites.

LETTRE XCIX.

A Naples.

J'ARRIVAI hier de Salerne, où j'avois été coucher en quittant *Pœstum.*

J'ai fait toute cette course avec une célérité prodigieuse, dans un de ces cabriolets qui sont en si grand nombre à Naples : il étoit traîné par un seul cheval. J'ai fait en deux jours et demi cent vingt milles.

Je me suis arrêté à Portici, pour

voir le cabinet des peintures antiques et le théâtre d'Herculanum.

Le Vésuve, dans une éruption, couvrit Herculanum, non seulement de cendres comme Pompeia, mais de couches de laves très-épaisses. Herculanum est resté enseveli pendant seize siècles. Le hasard qui, avec le génie, a seul le privilége de déchirer les voiles de la nature et du temps, l'a découvert.

Pour voir le théâtre d'Herculanum, il faut descendre, à la lueur d'un flambeau, sous une voûte humide. Il faut errer long-temps dans les corridors d'un amphithéâtre circulaire, dont la circonférence est immense.

On admire en passant la solidité et la masse de ce grand monument, bâti pour des milliers de siècles, mais non pas pour le Vésuve.

Après bien des détours, on arrive devant la scène; à chaque coin on voit un piédestal, avec cette incription :

Claudio et Papirio consulibus Herculanenses posuêre post mortem.

C'est exactement l'inscription : *A Louis XIV après sa mort.*

Le cabinet des peintures antiques, tirées des fouilles d'*Herculanum*, de *Pompeia* et de *Stabia*, est intéressant. Cependant ces peintures, les unes à fresque, les autres à l'huile, plusieurs incrustées dans le marbre, sont placées, ou dans un jour peu favorable, ou hors de la portée de l'œil, et échappent à l'admiration.

Les animaux sont rendus avec une élégance et une vérité qui étonnent. A-t-on cueilli ces fruits et ces fleurs?

Les ornemens sont véritablement

des ornemens; car à peine en sont-ils. On les prendrait la plupart pour des jeux du goût de Raphaël; quelques-uns pour des fantaisies de l'imagination chinoise.

J'ai remarqué un petit charriot traîné par deux abeilles: un papillon est assis sur le siége en cocher; il tient les rênes avec ses pattes.

J'en ai remarqué un autre traîné par un perroquet, et guidé par une cigale.

Un troisième, chargé d'une aiguière entrelacée de roses, est conduit par deux petites sirènes.

Le pinceau a très-heureusement réalisé ces jolis rêves.

La plupart des grands tableaux sont aussi d'une composition grecque, c'est-à-dire, fort simple, mais infiniment délicate. — C'est un centaure dompté par l'Amour. — Une

nymphe qui cueille une fleur. — Une bacchante nue et jolie, couchée sur un monstre marin, à qui elle présente à boire. — Une dryade surprise dans le sommeil, et embrassée par un faune. — Un danseur qui, sur une corde, déploie toute l'adresse et toute la vigueur du corps de l'homme. — Une belle danseuse qui, sous le voile le plus transparent, développe toute la grace et toute la souplesse voluptueuse d'un corps de femme. — C'est encore le vieux Silène, élevant entre ses bras un petit enfant qui tend ses mains vers une grappe de raisin, que lui présente d'un air tendre, par-dessus la tête d'un vieillard, une fille charmante. — Enfin un jeune homme, tandis que lui parle en souriant une jeune beauté, suit d'un regard amoureux sur ses lèvres le sourire et la parole.

Chacun de ces tableaux, vous le voyez, n'est qu'une pensée, comme chaque ode d'Anacréon qu'un sentiment.

LETTRE C.

Au sommet du Vésuve, à la lueur d'une éruption, à minuit.

J'ai tracé ces deux lignes sur le sommet du Vésuve, à la lueur d'une éruption.

C'est comme une médaille que j'ai frappée pour constater mon voyage ; pour rappeler un jour à ceux de mes enfans qui viendroient assister aussi à cet admirable incendie, ce moment de la vie de leur père ; pour embellir encore à leurs yeux, de ce souvenir, un tableau si magnifique.

Arrivé vers les six heures du soir à *Resina*, petit village au-delà de *Portici*, je quitte la voiture qui m'a conduit, et je monte sur un mulet. Trois hommes robustes m'accompagnent avec une provision de flambeaux.

Je commence par monter entre deux champs couverts de peupliers, de mûriers, de figuiers entrelacés de vignes souples et vigoureuses, qui tantôt s'appuient et se suspendent à ces arbres, tantôt montent et se soutiennent d'elles-mêmes au milieu des airs.

On me fit remarquer, en passant, la maison où Pergolèse vint essayer d'adoucir cette mélancolie si heureuse et si fatale, à laquelle il dut, à vingt-sept ans, son *stabat* immortel et sa mort.

Après avoir traversé pendant une

heure de beaux vergers, j'arrive à une *lave* immense.

Le Vésuve la vomit dans une éruption, il y a environ soixante ans.

Elle fit pâlir toute la ville de Naples; mais après l'avoir menacée un moment, elle s'arrêta là.

Quoique arrêtée et éteinte, elle effraie encore et menace.

Les bords de cette lave sont tapissés, comme les bords de la Seine, de gazons et de fleurs, et ombragés çà et là de jeunes arbustes qu'une cendre féconde arrose, pour ainsi dire, et nourrit toujours.

Après avoir suivi quelque temps un sentier très-difficile, je me trouvai sur des rochers affreux, au milieu de la cendre mouvante.

Là, la terre cesse pour le pied des animaux, mais non pas pour

celui de l'homme, qui a trouvé presque toutes les bornes que lui avoit prescrites la nature, et souvent les a franchies.

Là, il fallut gravir péniblement des monceaux de scorie qui s'écrouloient sous mes pas.

Je m'arrêtai un moment pour contempler.

Devant moi, les ombres de la nuit et les nuages s'épaississoient de la fumée du volcan, et flottoient autour du mont; derrière moi le soleil, précipité au-delà des montagnes, couvroit de ses rayons mourans la côte de Pausilippe, Naples et la mer; tandis que, sur l'île de Caprée, la lune à l'horizon paroissoit; de sorte qu'en cet instant je voyois les flots de la mer étinceler à la fois des clartés du soleil, de la lune et du Vésuve. Le beau tableau!

Lorsque j'eus contemplé cette obscurité et cette splendeur, cette nature affreuse, stérile, abandonnée, et cette nature riante, animée, féconde, l'empire de la mort et celui de la vie, je me jetai à travers les nuages, et je continuai à gravir. — Je parviens enfin au cratère.

C'est donc là ce formidable volcan qui brûle depuis tant de siècles, qui a submergé tant de cités, qui a consumé des peuples, qui menace à toute heure cette vaste contrée, cette Naples où dans ce moment on rit, on chante, on danse, on ne pense seulement pas à lui. Quelle lueur autour de ce cratère! quelle fournaise ardente au milieu! D'abord, ce brûlant abyme gronde; déjà il vomit dans les airs avec un épouvantable fracas, à travers une pluie épaisse de cendres, une immense

gerbe de feux : ce sont des millions d'étincelles ; ce sont des milliers de pierres que leur couleur noire fait distinguer, qui sifflent, tombent, retombent, roulent : en voilà une qui roule à cent pas de moi. L'abyme tout à coup se referme ; puis tout à coup il se rouvre, et vomit encore un autre incendie : cependant la lave s'élève sur les bords du cratère ; elle se gonfle, elle bouillonne, coule.... et sillonne en longs ruisseaux de feu les flancs noirs de la montagne.

J'étois vraiment en extase. Ce désert ! cette hauteur ! cette nuit ! ce mont enflammé ! et j'étois là !

J'aurois voulu passer la nuit auprès de cet incendie, et voir le soleil, à son retour, l'éteindre de l'éclat de ses rayons éblouissans.

Mais le vent qui souffloit avec im-

péluosité m'avoit déjà glacé ; je descendis : avec quel chagrin ! il en coûte de détacher d'un pareil tableau le regard qui sera le dernier !

Adieu, Vésuve ; adieu, lave ; adieu, flamme dont resplendit et se couronne ce profond abyme ! adieu enfin, mont si redoutable et si peu redouté ! Si tu dois submerger dans tes cendres, ou ces châteaux, ou ces villages, ou cette ville, que ce ne soit pas du moins dans le moment où mes enfans y seront !

Mes guides avoient allumé leurs flambeaux. Je descendis, ou plutôt je roulai, enfoncé dans la cendre jusqu'à mi-jambes : je roulai si vîte (on ne peut faire autrement), que je ne mis qu'une demi-heure à descendre un espace que j'avois mis plus de trois heures à gravir. Un de mes

souliers, déchiré en mille pièces, m'abandonna à moitié chemin; l'autre, à l'endroit où j'avois quitté les mulets.

En descendant, je rencontrai des Anglais qui montaient au cratère : nous nous arrêtâmes; nous parlâmes du Vésuve; nous troublâmes un moment de la clarté de nos flambeaux, la nuit étendue sur ce fleuve de lave, et du son de nos voix ce profond silence.

Nous nous dîmes adieu, et je poursuivis ma route. Enfin j'arrivai à Portici bien harassé; je me couchai en arrivant, et dormis d'un profond sommeil.

Mais à six heures du matin je me réveillai, en retrouvant le sommet du Vésuve, et son cratère, et son incendie, et sa lave devant mon imagination. Mon ame frémissoit

encore de toutes les émotions qu'elle avoit éprouvées la veille.

L'éruption du Vésuve est un de ces spectacles que ni le pinceau, ni la parole, ne sauroient reproduire, et que la nature semble s'être réservé de montrer seule à l'admiration de l'homme, comme le lever du soleil, comme l'immensité des mers.

LETTRE CI.

A Naples.

Voici quelques aperçus sur les habitans du royaume de Naples.

La première chose qui m'a frappé, après avoir regardé l'espèce humaine dans l'Italie, c'est que l'espèce humaine est presque la même dans tous les états civilisés, excepté

pourtant en Angleterre, car elle y est libre. Elle est la même pour le fond ; elle est aussi peu différente dans les formes ; seulement elle varie par des *plus* ou des *moins*, difficiles, à la vérité, à déterminer, à cause de l'imperfection des signes et du défaut des mesures.

On ne réfléchit pas assez que la plupart des phrases faites, qui roulent depuis long-temps dans le commerce de la pensée, ne peuvent presque plus aller aux choses, tant les choses ont par-tout changé.

Les phrases usitées dans le langage d'une nation n'auroient pas moins besoin que les monnoies, d'être de temps en temps refondues ; mais les grands écrivains et les philosophes, qui seuls possèdent le coin propre à les frapper, sont infiniment rares.

La population du royaume de Naples, dans les endroits habités, est prodigieuse; c'est que le climat, le sol, la mer et les mœurs y sont naturellement très-féconds. On y vit à peu de frais; on vit de peu, on vit long-temps.

On vit à peu de frais : la chaleur du climat émousse singulièrement la faim, et si elle aiguise la soif, elle multiplie en même temps les moyens de la satisfaire; les Apennins désaltèrent le Napolitain de leurs neiges; la mer le nourrit de ses poissons et de ses coquillages; la cendre du Vésuve, de fruits et de blé : on est vêtu du climat.

On vit de peu : en effet, point de travail et beaucoup de sommeil.

On vit long-temps : à Naples, la sobriété et le repos économisent singulièrement la vie. La vie s'use beau-

coup plus vite en France, où sans cesse les travaux, les passions et la misère, la fatiguent. D'ailleurs les maladies ici sont très-rares; car le relâchement, causé par la chaleur, y prévient les maladies chroniques; et la transpiration, causée également par la chaleur, y guérit les maladies aiguës; et puis, presque par-tout des eaux thermales, et presque nulle part des médecins.

La végétation humaine a donc à Naples toute sa fécondité, toute sa vigueur et toute sa durée naturelle. Aussi l'abondance de la population est-elle extrême à Naples : on la voit. Par-tout on fend la foule; par-tout on craint d'écraser un enfant; les places, les rues, les boutiques, les maisons, semblent inondées d'habitans.

Cette population, toujours cou-

rante, pour ainsi dire, à travers la ville, est continuellement sillonnée par une multitude de carrosses, et sur-tout de petites calèches qui ne vont pas, mais qui volent.

Cependant il arrive dans les rues fort peu d'accidens.

Le mouvement de la rue Saint-Honoré, à Paris, n'est pas comparable au mouvement de la rue de Tolède, à Naples.

Lorsque le soir vous allez dans la rue de Tolède, la multitude des flambeaux portés par la multitude des coureurs devant la multitude des voitures, vous présente l'aspect d'un grand convoi funèbre.

LETTRE CII.

A Naples.

Suite de la précédente.

Le climat a ici toute son influence; ici règne, sans aucune contradiction, la législation du soleil, c'est-à-dire, un relâchement universel dans tous les rapports et dans toutes les parties de la vie ou civile, ou politique, ou naturelle.

Rien ne se fait de tout ce qui ne peut se faire, sans un certain degré de tension dans la fibre, comme il y a des voix qui n'arrivent point à l'octave.

La religion n'est que de la superstition; elle est d'ailleurs très-

commode. Dire qu'on a de la religion : c'est en avoir. Un quart du peuple se passe de la messe. On se met rarement à genoux dans les églises. On n'y va que lorsqu'il y a des illuminations et de la musique, lorsqu'il y a opéra dans les églises. Il est permis à tout le monde de parler, de prêcher, de déclamer hautement contre toutes les religions, et même contre la catholique. La religion va jusqu'à la superstition, mais non pas jusqu'au fanatisme ; car le fanatisme est une vigueur. Le flambeau de la religion n'éclaire ici ni ne brûle.

Le sexe, à Naples, semble être dans le commerce. Les pères, les mères, les maris, les frères, les moines, tout le monde hautement en trafique.

On se trompe à Naples avec une

fourberie singulière, mais en riant.

Tout le commerce de la vie est, pour les Napolitains, un jeu *au plus fin*. Ailleurs, c'est un combat *au plus fort*.

On avoue ici qu'on a trompé, et on s'en vante, comme on avoue et on se vante ailleurs qu'on a gagné.

Ce jeu ralentit prodigieusement la marche des affaires; on y médite à chaque pas, comme à chaque coup aux échecs. Il se fait aussi très-peu d'affaires. Les promesses ne sont que des paroles, on n'est lié que par des écrits, et chaque écrit recèle un procès.

La chicane, au reste, est une passion; on l'aime comme une sorte de jeu : on plaide pour se désennuyer et pour tromper.

Nulle morale dans les idées, pas même dans les sentimens. La pro-

bité paroit aux Napolitains une duperie d'esprit; la franchise, une vivacité de tempérament : l'esprit est de tâcher de tromper; l'habileté, de réussir : les vertus sont des impuissances; les vices naissent du climat.

La sensibilité est machinale. A l'aspect de l'homme assassiné et de l'assassin, c'est par le premier que la pitié commence; mais elle passe bientôt au second.

La vengeance ici est de droit naturel; c'est la seule passion qu'on connaisse. La paresse exclut l'avarice. L'amour n'est qu'un besoin; une femme n'est qu'un meuble; un amant n'est que l'homme qui l'achète.

On n'aime pas ses enfans, mais ses petits; et cet amour-là va fort loin.

La débauche ne donne pas par an,

dans l'étendue du royaume, plus de mille enfans trouvés.

Très-souvent les époux qui n'ont pu faire d'enfans, en vont prendre aux enfans trouvés; on leur en vend. D'abord ils en font des jouets, ensuite des esclaves, à la fin des héritiers. La tendresse filiale n'est que de l'habitude; l'amitié, que de l'espérance; la reconnoissance, qu'un mot.

Le peu qu'on travaille, c'est pour parvenir à ne rien faire. Ne rien faire est ici le bonheur.

Les cafés, les boutiques, les promenades, les lieux publics, sont pleins dès le matin, et jusqu'à midi, de toutes sortes de gens, moines, abbés, militaires, qui lisent en bâillant la gazette, et regardent passer le monde.

Ne pouvant exciter en eux-mêmes des sensations par la pensée, les Na-

politains demandent des sensations à tous les objets.

Il faut absolument les faire sentir, comme on fait marcher les enfans.

A midi, on va dîner. Peu de gens, comme on dit, *mettent la nappe*. Après que la vanité a bien fermé la maison, on mange un morceau dans un coin. Quand l'estomac est rempli, on se couche, on se couche tout nu; et, une heure avant la nuit, on se lève, on se rhabille, on retourne au café, ou bien l'on monte en voiture pour la promenade.

C'est dans ce moment que l'essaim des coureurs prend l'essor et remplit la ville. La profession ici de quinze mille personnes, c'est d'être devant un carrosse, la profession de quinze mille autres, d'être derrière.

On va se promener au *Môle* ou à *Kiaia*, ou le long de la côte de Bré-

silique; jamais hors de Naples, jamais à pied. Un gentilhomme n'oseroit paraître le soir dans les rues à pied : il seroit déshonoré.

On reste à l'opéra, ou à la promenade, ou à la taverne, ou à l'académie, jusqu'à cinq heures du matin.

Vous ne trouvez sur les visages ni joie, ni plaisir, ni contentement; à la vérité, vous n'y trouvez point de peine.

Le souverain bien, comme je l'ai dit, c'est, pendant le jour, de ne rien faire; le soir, c'est de respirer. Le soir, la fièvre de la chaleur se relâche; cela suffit au bien être.

Peu de personnes savent jouir de la nature, qui est admirable; on n'en a pas la force. La nature ici n'a pas d'amans. Le peuple entier est blasé. La plus grande partie du peuple ne travaille tout juste qu'au-

tant qu'il faut pour ne pas mourir de faim. On appelle ces gens-là, *Lazaroni*.

Les Lazaroni ne font pas de classe à part; il y en a dans tous les états : ce sont tout simplement des fainéans. Au reste, s'ils travaillent moins, c'est qu'ils ont moins besoin de travailler pour vivre. Chez eux, ce n'est pas vice, c'est tempérance. Eh ! quel homme travaille sur la terre, si ce n'est pour ne plus travailler ?

Quand un *Lazaroni* a gagné pendant quelques heures de quoi vivre pendant quelques jours, il se repose, ou se promène, ou se baigne : il vit.

Le sexe est très-laid à Naples. La beauté du sexe est une fleur qui demande un air humide et un climat tempéré. Tous ces traits heureux que la nature semble avoir choisis pour former la beauté, s'altèrent

ici très-promptement, attaqués à la fois par le climat, l'éducation et les mœurs.

Au reste, ces mêmes influences, en ôtant la beauté aux femmes, semblent l'avoir transportée aux hommes : ils sont en général assez beaux.

LETTRE CIII.

A Naples.

Suite de la précédente.

Les beaux-arts ne sont plus connus à Naples; si vous en exceptez pourtant la musique; car, dans un grand nombre de conservatoires, on travaille plus que jamais la voix; on la cultive à l'envi. Des lois, des

bulles et la nature, ont défendu, mais en vain, de pousser par la castration jusqu'au *si naturel* la voix de l'homme : ce son-là est ici payé si cher ! ceux qui ont le bonheur de pouvoir le former sont si honorés ! Farinelli a gouverné les Espagnes.

Naples a encore de grands hommes ; ce sont des castrats.

Les arts mécaniques sont ici dans l'enfance.

Les arts mécaniques manquent ici des instrumens les plus communs aujourd'hui dans le reste de l'Europe. Ici on met huit jours à faire un ouvrage qui, en France, coûteroit une heure.

Le commerce, le service militaire, une grande partie de l'industrie et de la culture, sont dans la main des étrangers.

Cependant les nationaux commen-

cent depuis peu de temps à s'en mêler. On attend dans ce moment le premier vaisseau qui ait jamais tenté d'aller s'approvisionner directement dans nos ports, de sucre et d'indigo. Le capitaine de ce vaisseau sera, pour Naples, un Colomb.

Cette année a vu la première gazette napolitaine.

Mais comment se fait-il qu'un petit état puisse subsister, surchargé d'une extrême population, d'une nombreuse mendicité, d'une domesticité prodigieuse, d'un clergé séculier et régulier considérable, d'un militaire de plus de vingt mille hommes, d'un peuple de nobles, et d'une armée de trente mille gens de justice?

La mer, le climat et le sol, résolvent ce problême : le climat, en réduisant tous les besoins; la mer, en apportant de tous côtés ses coquil-

lages et ses poissons; le sol, en donnant quatre récoltes différentes.

Remuer un peu la terre, ou plutôt la cendre, c'est labourer.

Cette cendre est très-féconde au pied du Vésuve; elle le seroit bien davantage si elle étoit, non pas sollicitée, mais aidée.

Ce devroit être l'œuvre du gouvernement; mais il n'y est pas disposé. Loin de combattre la mollesse des Napolitains, il la favorise au contraire.

Le climat sans doute pousse ici l'espèce humaine à la paresse; mais pas avec assez de violence pour que des influences morales et politiques ne puissent la retenir et la repousser au travail.

On pourroit, par des moyens législatifs, tendre l'esprit.

On pourroit, par l'éducation et

par des bains, neutraliser, pour ainsi dire, l'excès de la chaleur, comme les Romains l'avoient fait. Mais il n'y a pas même ici un seul bain public.

L'esprit n'est point rare à Naples; le climat lui est favorable, ainsi que la situation physique. Cette mer, cette terre, ce soleil, un regard d'Auguste et la lecture d'Homère, ont produit l'Énéïde.

Mais aujourd'hui, sur cent personnes, deux tout au plus savent lire. Il existe des provinces entières où il n'y a pas de maîtres d'école.

Le peu de littérature qui circule parmi un petit nombre de personnes, se borne à des traductions d'ouvrages français. C'est nous qui, dans l'Italie, fournissons maintenant des modes aux femmes et des opinions aux hommes. Tous nos grands écri-

vains sont connus, sont traduits et sont compilés.

J'ai trouvé l'ouvrage de M. Necker dans la tête, dans l'estime et dans les entretiens de tout ce qui veut prendre la peine de penser, ou qui s'en est fait un besoin. On proclame ici M. Necker, comme le fera la postérité, l'*instituteur des assemblées provinciales en France.*

On parle sans cesse de Paris à Naples. Les Français sont aujourd'hui les Grecs de l'univers; les Anglais en sont les Romains. L'éloignement, l'imagination, et sur-tout le mécontentement, nous prêtent beaucoup d'avantages.

Mais tout ce que je viens de dire n'a lieu que dans une sphère très-peu nombreuse.

Disons encore un mot de la condition du peuple.

La misère ne fait point de mendians à Naples, point de soldats, peu d'enfans-trouvés. La vie y est si facile ! elle y est si naturelle !

La misère commet ici très-peu de vols caractérisés et très-peu d'assassinats.

La filouterie y est plus une tromperie qu'un vol. Quand le peuple en voit faire un, il rit, et il laisse faire.

La vengeance seule assassine.

La débauche fait plus partie de l'oisiveté que de la volupté. Il y a beaucoup de femmes publiques, mais elles n'ont rien qui les distingue; elles sont mêlées dans leur sexe.

La débauche a moins de crimes et de malheurs à Naples que par-tout ailleurs; elle en a moins qu'à Paris. C'est qu'elle n'est à Naples ni une profession, ni un art.

On n'a encore à Naples rien épuré, rien dépravé, rien perfectionné. Les vices, les vertus, tout cela est brut encore, et sort, pour ainsi dire, tout à l'heure du corps humain.

Naples ne cherche encore les regards ni de l'Europe, ni de l'avenir.

LETTRE CIV.

A Naples.

Suite de la précédente.

Le gouvernement est tel dans ce royaume, qu'il n'y est souvent qu'un désordre de plus.

L'autorité souveraine est encore incertaine, en grande partie, entre le roi, le pape et les barons; mais sur-tout entre les barons et le roi.

Le combat de ces petites forces individuelles des barons contre la force prépondérante du roi, n'est pas terminé encore.

Mais cela ne tardera pas; c'est le sort général de toutes les forces : dès qu'il en existe une qui domine, elle attire et dévore, à la longue, toutes les autres. L'histoire de toutes les sociétés civilisées n'est que l'histoire de ce phénomène, pour lequel, à la vérité, il faut plus ou moins de temps, suivant les élémens primitifs de chaque société; suivant que, dans ses commencemens, les forces y sont plus ou moins divisées; car toutes les sociétés, à travers la démocratie, ou l'aristocratie, ou la monarchie, vont plus ou moins rapidement au despotisme, comme tous les fleuves, à travers les vallons, ou les coteaux, ou les montagnes, vont à la mer.

Les barons peuvent encore faire emprisonner leurs vassaux par des ordres qui portent cette clause : *Pour des causes à nous connues.*

Ils peuvent encore faire tuer, sous leurs yeux, leurs vassaux impunément.

C'est sur-tout en Sicile que les barons sont tyrans.

Il n'y a pas un an qu'on y prêchoit que les véritables souverains, c'étoient les barons : on prioit pour les barons à la messe.

Le marquis de Caraccioli, vice-roi actuel, travaille avec succès, mais non sans danger et sans courage, à fondre le reste de la puissance des barons dans l'autorité souveraine.

Avec plus de fermeté ou plus d'adresse de la part du gouvernement, cela seroit déjà fait.

Le monarque désarmera les barons, quand il voudra, avec des cordons, des emplois, des pensions, et sans Richelieu : les barons viennent d'eux-mêmes à la cour. Il faudra, il est vrai, ruiner le peuple.

Mais quand l'autorité du monarque seroit devenue souveraine, en seroit-elle plus absolue ? Non, car elle est despotique.

Le roi, sans doute, peut déjà presque tout pour opprimer et détruire ; car il a des troupes, et ses sujets sont des lâches ; mais il ne peut encore presque rien pour protéger et créer.

Je ne donnerai qu'une preuve de la lâcheté des Napolitains. Un de leur vice-roi aimoit la chasse : pour le malheur des habitans de la petite île de *Procida*, il vint des faisans dans cette île : aussitôt une loi

martiale ordonne aux habitans un massacre général de tous les chats. On tue. Les rats multiplièrent au point qu'ils attaquoient impunément les enfans dans leur berceau. Ils rongeoient le nez et les oreilles de ces malheureux. Que firent alors les pères et les mères? Les mères pleurèrent; — et les maris, ils se plaignirent! Voilà la lâcheté de ces hommes-là. Heureusement le vice-roi mourut; et dans l'île de *Procida* il ne fut plus affreux d'être mère.

M. de ***, qui semble n'avoir voyagé que pour flatter, a dit que le vice-roi fut touché des larmes et des plaintes des habitans.

Cela n'est pas vrai. Ils prioient Dieu (c'étoit leur terme) d'amollir le cœur du vice-roi. Les lâches! que n'endurcissoient-ils le leur! ou plu-

tôt que ne l'avoient-ils plus tendre pour leurs enfans !

De quoi se plaignent les peuples, quand ils poussent plus loin la servitude, que les princes la tyrannie ?

LETTRE CV.

A Naples.

Suite de la précédente.

J'ai dit que le roi ne pouvoit encore rien pour protéger et créer.

Que peut, en effet, un monarque avec des revenus très-modiques, avec un peuple ignorant, avec une nation dont la soumission est plutôt l'habitude de souffrir un maître, que la nécessité sentie d'avoir un roi ?

La soumission d'un tel peuple n'é-

tant que l'habitude de souffrir un maître, n'est aussi que l'habitude de souffrir de ce maître telle et telle chose : elle finit où il innove.

D'ailleurs cette soumission du peuple étant moins une oppression qu'une mollesse, il ne faut pas que le roi la dérange.

L'opinion publique ici ne retient pas pour le mal, ne seconde pas pour le bien ; il n'existe pas encore ici d'opinion publique. L'autorité ne contient qu'avec des baïonnettes, ne paie qu'avec de l'or, ne punit qu'avec des supplices.

Enfin le climat empêche toute tension dans les organes, toute énergie dans les desirs, toute suite dans les idées. Comment donc créer ou améliorer?

Aussi a-t-on essayé vainement un grand nombre de changemens dans

l'administration générale : les instrumens qu'on emploie sont les premiers à la combattre. Le despotisme peut bien avoir des satellites, mais non pas des serviteurs.

Tout ce que l'autorité a pu faire jusqu'ici en établissemens, elle l'a fait; elle en a créé les noms. Il n'y a pas de gouvernement au monde mieux organisé.... sur l'almanach.

Naples n'a point encore de constitution, et n'en aura peut-être jamais. Tout l'ordre politique n'y est encore que de fait, ainsi que l'ordre civil : tous les deux des conséquences du climat, de la fortune et de la position.

Le soleil veut un roi à Naples, et peut-être même un despote.

Naples a toujours cédé à la force, de quelque côté qu'elle vînt; mais il faut qu'elle soit présente, et qu'elle agisse immédiatement.

J'ai entendu féliciter le prince de l'état des choses que je viens de tracer. Quel malheur pour les princes, ai-je dit, quand ils préfèrent une soumission de nécessité à une obéissance d'opinion; quand aucun corps politique ne contient, pour ainsi dire, l'autorité souveraine dans son orbite, et ne l'y retient! Les princes n'aiment pas les résistances; mais on ne peut cependant s'appuyer que sur quelque chose qui résiste.

Si l'autorité souveraine est foible ici pour faire le bien, elle est très-puissante pour faire le mal; elle exile, elle dépossède, elle impose à volonté. Que dis-je? les impôts ne sont ici que des contributions : on les exige.

L'autorité ne laisse guère finir les procès; car qui peut tout ne veut jamais rien.

Une chose cependant modère le despotisme des ordres; c'est la contrariété des ordres : au milieu d'eux on respire. Le roi, à force de parler, ne se fait plus entendre, et n'exécute rien à force de commander.

Tous les ministres sont en guerre; chacun se sert du roi tour à tour : quelquefois ils se le prêtent.

LETTRE CVI.

À Naples.

Suite de la précédente.

Avec ce peuple, ces moyens et ces ministres, l'administration ne peut être que vicieuse.

Je me bornerai à dire, relativement aux affaires étrangères, que la politique de ce cabinet flotte sans cesse entre l'Autriche et l'Espagne; elle incline du côté de l'Autriche.

Voulez-vous savoir le poids de la France à la cour de Naples?

Le roi et la reine viennent de faire un voyage en Toscane; ils se sont embarqués pour Livourne : il a été question de mettre des estampes dans

la chambre du roi. Quelles estampes a-t-on choisies? Celles qui représentent les avantages des Anglais, dans la dernière guerre, sur l'Espagne et sur la France....

Dépouiller les provinces et piller le trésor public, voilà ici, comme dans beaucoup de pays, l'administration des finances.

Les commis composent avec les contrebandiers.

Quant à la marine, la grande marine ici est inutile; mais M....., qui est à la tête de ce département, voudrait pouvoir dire aux Anglais, comme en France le maréchal de Cas....., *notre marine;* et l'argent du trésor coule dans la mer.

On construit dans ce moment un vaisseau de quatre-vingts canons. Ce vaisseau touche à sa fin; le port destiné à le recevoir est commencé.

Le département de la guerre est ruineux.

A Naples, une cour, un opéra, une armée, quel luxe !

Le commerce du moins est-il bien administré ? J'ai tous les vices, dit publiquement l'abbé G..... ; il faut donc que chacun d'eux soit payé ; il me faut donc beaucoup d'or. L'abbé G..... est à la tête du département du commerce.

LETTRE CVII.

A Naples.

Suite de la précédente.

De toutes les parties de l'administration, la plus vicieuse c'est sans contredit celle de la justice.

Il y a trop peu ici de ce qu'il y beaucoup trop en France; de magistrats supérieurs.

Ils sont en tout vingt-un.

Ils forment cinq chambres, composées chacune de quatre membres, et présidées successivement par le chef.

Il y a en outre un premier tribunal, appelé la *vicairie*, et un tribunal suprême, appelé la *chambre royale*.

Les autres cours sont les tribunaux des barons.

La majeure partie des procès est obligée de parcourir six degrés de juridiction avant d'arriver au trône, qui les renvoie souvent errer encore devant les mêmes tribunaux.

Les magistrats vendent publiquement la justice : c'est que la cour les fait ; c'est que le roi les paie ; c'est qu'ils sont en petit nombre ; c'est qu'ils sont pris dans l'ordre des avocats, où ils étoient accoutumés à gagner beaucoup ; c'est qu'enfin (et cette raison est décisive) les ministres s'accommodent mieux de magistrats corrompus.

Nulle part la magistrature souveraine n'est aussi généreuse, aussi honorable, aussi pure qu'elle l'est en France ; nulle part elle ne se sent davantage.

Mais en France la vénalité des charges! me dit un avocat napolitain. — Malheur aux républiques, lui répondis-je, où les magistrats doivent être pris parmi les riches; et malheur aux monarchies où ils peuvent être pris parmi les pauvres! Certes, avec des officiers roturiers et des magistrats pauvres, le monarque est bientôt un despote, et le despote un tyran.

J'ai assisté à plusieurs jugemens. Cinq juges sont autour d'une table, dans une salle assez étroite, et des avocats crient.

Les juges, pendant ce temps, s'amusent à prendre tour à tour l'éventail, le mouchoir et le bouquet qu'ils ont chacun devant eux.

Après que les avocats ont plaidé, un des juges fait le rapport du procès à haute voix; mais les juges ne

l'écoutent pas ; car celui-ci ne se fait que pour la forme.

Dès qu'il est fini, on fait retirer le public et on recommence le rapport : les juges alors écoutent, et rendent ensuite un jugement, qu'ils se donnent d'autant moins la peine de mûrir, qu'il subira peut-être dix révisions.

Ces malheureux juges sont aux ordres de tous les ministres, ils balaient toutes les antichambres ; ils passent leur vie à rendre compte de leurs jugemens : ils font pitié.

Ils ne font pas corps entre eux ; mais c'est tout ce qu'il y a de bien dans la composition des tribunaux. On prend ordinairement les juges dans la dernière vieillesse, comme on les prend ailleurs dans l'enfance. Trois des cinq conseillers de la chambre royale ont à présent quatre-

vingts ans; l'un d'eux quatre-vingt-quatorze.

Leur âge nuit nécessairement à la célérité de l'expédition : la multiplicité des formes y nuit aussi; mais rien n'y nuit davantage que l'incertitude d'une procédure uniquement formée d'une jurisprudence douteuse et des ordres arbitraires du roi.

Aussi les gens de loi pullulent. On compte pour le seul royaume de Naples (la Sicile à part), c'est-à-dire pour environ quatre millions de justiciables, près de trente mille avocats ou procureurs.

Il y en a qui gagnent cinquante mille livres par an, non par leur savoir et leur intégrité, mais par leur talent pour l'intrigue et leur accès près des juges.

Les écrits que j'ai vu sortir de

ce barreau sont érudits et enflés. Nulle éloquence, car nulle vertu; et nulle vertu, car point de liberté. Ce n'est point le barreau de France.

Les procès sont innombrables et durent souvent plusieurs siècles : ils finissent ordinairement, comme les incendies, par consumer les plaideurs.

Toute la noblesse cadette s'adonne au barreau : chaque famille noble a besoin d'un chevalier qui sache la chicane, pour la défendre en justice.

On ne peut rendre le vacarme qui règne dans les salles de la vicairie tous les matins. Tous les gens de loi, sans exception, conseillers, greffiers, procureurs, avocats, y ont un établissement. L'antre de la chicane est là.

Les avocats du premier ordre, qui sont au nombre de quatre cents,

ont une supériorité marquée. J'ai vu les autres, ainsi que les cliens, leur prendre la main et la baiser.

Ces avocats ont une censure qui reçoit et proscrit à volonté. Chose étrange ! le régime d'un ordre chargé de défendre les citoyens contre l'oppression, est despotique ; mais il n'est assurément pas sévère. Un avocat a eu l'audace de dire, dans un mémoire imprimé : *Eh ! ne sait-on pas que notre roi est un polichinel qui n'a pas de volonté ?* Ce mémoire n'a pas même été attaqué.

La justice criminelle n'est pas mieux administrée que la justice civile.

On vend l'impunité.

On emprisonne beaucoup ; par conséquent légèrement : mais, soit corruption, soit indolence, soit esprit national, soit toutes ces raisons

réunies, on ne punit que très-rarement, et presque jamais, du dernier supplice. On compte dans ce royaume, par an, environ quatre à çinq mille assassinats, et deux à trois exécutions à mort.

Mais en revanche, un supplice terrible ; c'est la prison. Nul accusé n'en sort guère avant quatre ans ; les trois quarts y périssent ; le reste, que la longueur des procès et l'horreur des cachots n'ont pu consumer, la justice le rejette aux galères.

La loi exige l'aveu du coupable, pour autoriser une condamnation capitale ; mais tant qu'il n'a pas avoué, on l'enferme dans un cachot, où on le prive de toute lumière ; on lui ôte jusqu'à la paille : le malheureux ne peut se coucher que sur la pierre, et ne vit que de pain et d'eau, si c'est là vivre.

Je me suis fait ouvrir un de ces tombeaux. Dans l'instant, trois ou quatre spectres à longue barbe, les yeux caves, le visage hâve, le corps décharné, moitié nus, étonnés et éblouis d'un rayon de jour qui m'éclairoit à peine, se sont élancés sur le seuil. J'ai reculé d'effroi.... Une vapeur pestilentielle s'est exhalée; ils étoient ensevelis là depuis plus de dix ans. —J'ai été tenté de leur crier : *vivez-vous?*

Un d'eux s'est avancé d'un air furieux, et s'est écrié : *Non, je n'ai point assassiné mon père.* Il avoit assassiné son père; mais il n'avoit pas avoué.

Dès qu'un malheureux est condamné au dernier supplice, on l'enferme pendant trois jours de suite avant l'exécution, dans une chapelle souterraine, entre un confesseur et

des pénitens, en présence, pour ainsi dire, de sa mort : elle est bien longue ! quel supplice ! car la plus grande partie de la peine de mort, c'est de l'attendre. (1)

L'hôpital est une des chambres de la prison : c'est encore un tombeau.

Il faut cependant rendre une justice aux lois de Naples ; elles donnent un défenseur aux accusés ; c'est un magistrat : on l'appelle l'avocat des pauvres ; mais il ne communique qu'avec le procès, et non avec l'accusé ; il n'est pas non plus à son

---

(1) Cette réflexion semble contredire le *répit* d'un mois pour les exécutions à mort ; mais, en respectant les intentions et l'opinion du gouvernement sur cet objet, nous nous en rapportons à l'expérience, et nous lui soumettons nos craintes.

choix. Nulle part la justice criminelle n'est entièrement généreuse. Que dis-je? Souvent dans ses duels avec les accusés, elle qui punit l'assasinat, les assassine. Il est bien à desirer que par-tout on la réforme.

Quels tyrans que les mauvaises lois, et sur-tout les mauvaises lois criminelles!

LETTRE CVIII.

A Naples.

Suite de la précédente.

Je n'ai point parlé jusqu'ici du gouvernement de la Sicile, qui est sous des lois, sous des mœurs, sous une administration absolument différente.

Cette belle partie de la domination du roi de Naples, où fleurit une population d'un million d'hommes, à qui la nature a prodigué ses trésors, qui nourrissoit autrefois les Romains, qui donna à Athènes, à Rome, à l'univers, tant de chefs-d'œuvres de tous les beaux arts, est abandonnée depuis des siècles à des vice-rois et à l'Etna.

Cependant une intrigue de cour lui a envoyé depuis peu pour vice-roi le marquis de Caraccioli. Ce vice-roi attaque tous les abus avec le fer, et ils n'en repoussent que plus vigoureux : il devroit se servir du temps ; mais il est pressé de jouir ; sa vice-royauté touche à sa fin.

Les Siciliens sont regardés à Naples comme des étrangers ; à la cour, comme des ennemis.

On croit que les vexer, c'est les gouverner ; on croit qu'il faut en faire des esclaves soumis, pour en faire des sujets fidèles.

En tout, la Sicile est regardée par le ministère comme une excroissance incommode ; la cour ne voit que Naples : les grandes capitales sont au pied des trônes comme de hautes montagnes devant les provinces.

Mais comment, avec si peu de police, avec une si mauvaise législation, avec une administration pareille, les choses à Naples vont-elles encore?

La nature humaine ne fait pas le mal pour faire du mal, mais pour se procurer le bien : or, dans ce royaume, le bien coûte moins de mal que dans les autres pays : un bonheur négatif suffit dans les pays chauds; dans les climats tempérés, au contraire, le bonheur positif est nécessaire : dans les pays chauds, il suffit au desir du bien-être de ne pas souffrir; dans les pays tempérés, il lui faut encore du plaisir : et il est constant que la plus grande partie des délits graves est produite, non par la fuite de la douleur, mais par l'ambition du plaisir.

Voilà en partie ce qui concilie,

dans ce royaume, le peu de police et le peu de désordre.

Le climat à Naples fait la police; comme à Rome le couteau; et l'espionnage à Paris.

Le roi, qui est la bonté même, s'attache depuis peu à bien gouverner.

La reine passe pour avoir autant d'esprit que de graces, et elle a beaucoup de graces.

Si ces souverains ont commis des fautes dans le commencement, ils ne sont que trop excusables, abandonnés dès l'âge de quinze ans à la jeunesse et au trône, ils sortoient des mains de vieux ministres espagnols, qui leur apprenoient à jouer avec la couronne, et non pas à la porter; qui leur déroboient leur règne.

LETTRE CIX.

A Naples.

Je vais réunir dans cette lettre plusieurs objets isolés.

Comment pourrois-je omettre, par exemple, ces douze prophètes que l'Espagnolet a peints sur la voûte de l'église des Chartreux, ou plutôt qu'il y a placés, tant l'illusion est complète.

Quels beaux caractères de tête! je crois avoir vu des prophètes.

Ces tableaux sont le chef-d'œuvre de ce grand peintre, et un des chefs-d'œuvres de la peinture. Le pinceau de l'Espagnolet est sévère et sombre, il est vrai; mais il est très-vigoureux: on voit qu'il a pris

à tâche, comme celui du Carravage, d'effrayer et d'étonner l'œil par des contrastes, plutôt que de l'émouvoir ou de le flatter par des gradations et des nuances : il prodigue la lumière et l'ombre.

Le couvent des Chartreux, si riche d'ailleurs, le seroit assez de ces douze tableaux. Le gouvernement paroît penser ainsi ; car il le met de temps en temps à contribution.

Pourquoi tant vanter ce tableau de Solimenès, qui représente Héliodore chassé du temple? Il est immense ; car il occupe toute la largeur de la nef de l'église de *Giesu nuovo ;* mais que cette composition est confuse ! Nul choix, nul effet, aucun intérêt : ce sont des figures et de la couleur.

Quelle épitaphe on a osé tracer sur le tombeau de Sannazar, qui

passa sa vie sur le Parnasse, dans les cours, dans les champs, et mourut dans un couvent! qui composa, en vers empruntés à Virgile, à Ovide, à Tibulle, un poëme sur l'enfantement de la Vierge, et des poésies érotiques, vantées encore aujourd'hui, parce qu'on a cessé de les lire!

Da sacro cineri flores. Hìc ille Maroni
Sincerus (1) musâ, proximus ut tumulo.

Qui? lui, Sannazar, aussi près de Virgile par son tombeau que par son poëme.

Voilà ce que fait la manie du bel esprit, et l'affectation de l'antithèse. Que de vérités elles immolent! que de monstres elles accouplent! Elles rapprochent Sannazar et Virgile.

---

(1) C'est le surnom de Sannazar.

Je vous parlerois des catacombes de Naples, si je ne vous avois parlé des catacombes de Rome. La sensation qu'on y éprouve en fait tout le mérite. Ces lieux plairont toujours aux imaginations mélancoliques, qui aiment à s'approcher de la mort, et à en sentir les ténèbres.

Je ne peux vous rien dire de l'opération du miracle annuel de la liquéfaction du sang de saint Janvier; elle ne se fait pas dans cette saison, elle y est trop naturelle : je vous dirai seulement que ce miracle est, depuis peu de temps, discrédité; il cessera, dit-on, bientôt tout à fait. Il n'y aura peut-être bientôt plus, dans tout l'univers, qu'un seul miracle : l'univers.

LETTRE CX.

A Naples.

Il a fait hier toute la journée un temps affreux; je n'ai pu sortir.

Ne vous attendez donc à aucun détail sur Naples ou ses environs; mais, pour vous en dédommager autant qu'il dépend de moi, voici l'imitation d'une élégie de Tibulle, que j'ai finie hier.

C'est une espèce d'hymne que ce poète avoit composée pour les *Céréales*, ou fêtes de Cérès.

Tibulle suppose que le peuple est processionnellement en marche dans la campagne.

FÊTES CÉRÉALES.

Pasteurs, faites silence, écoutez tous mes chants.
Le voici l'heureux jour où chaque dieu des champs
Attend, pour se montrer à nos travaux propice,
Le tribut annuel d'un pieux sacrifice.
Viens, Bacchus; viens, Cérès; venez tous deux parés,
Bacchus, de pampres verts; Cérès, d'épis dorés.
Laboureur, que le soc, en ce jour tutélaire,
Oisif dans tes sillons, fasse grace à la terre;
Que libre en son étable, à l'abri des chaleurs,
Repose en ruminant le bœuf orné de fleurs :
Et toi-même, ô bergère! en l'honneur de la fête,
Que le fuseau roulant, que l'aiguille s'arrête.
Soyons tout à Cérès : mais loin d'elle en ce jour
Quiconque aura veillé dans les bras de l'Amour!
Cérès veut un cœur chaste, elle veut des mains pures;
Cérès ne permet point de profanes parures.

Cependant vers l'autel, où brille un feu sacré,
D'enfans ceints de festons l'agneau marche entouré.
Nous voici, dieux des champs! dieux! voilà nos
domaines!
Détournez les fléaux qui menacent nos plaines.
Que le froid aquilon, que l'auster pluvieux,
N'offensent point la vigne et ses bourgeons frileux,

Ne la contraignent point à s'épuiser en larmes,
Que la jeune Pomone ose étaler ses charmes.
Daigne aider, ô Cérès! ce tuyau, faible encor,
A porter le poids mûr de ta couronne d'or!
Que ton pied triomphant tue une herbe ennemie!
Oh! puisse encor, le soir, au bord de la prairie,
La houlette indulgente et le chien complaisant
Ne point hâter le pas de l'agneau languissant!
Nos vœux sont exaucés! Au sein de la génisse,
La fibre prophétique annonce un ciel propice.
Je vous rends graces, ô dieux! nos guérets sont sauvés!
Amis, qu'à longs ruisseaux le vin coule.... et buvez.

Le soir d'un jour de fête, un buveur qui chancelle
N'offense point des dieux la bonté paternelle.
Buvez donc, buvez tous; moi je vais, dans mes vers,
Bénir les dieux des champs de leurs présens divers.

Chacun d'eux, à l'envi, de sa main fortunée,
Enrichit ou para le cercle de l'année.
Phebus préside aux jours, Phébé préside aux nuits:
Si Flore a soin des fleurs, Pomone a soin des fruits;
Palès règne aux vallons, et Cérès dans les plaines;
Bacchus aime à mûrir les grappes déjà pleines:
Chaque faune a ses bois, chaque nymphe a ses eaux;
Un dieu léger s'enfuit sur les légers ruisseaux.
Oui, l'homme doit aux dieux tous les biens de la vie;
Il leur doit de vingt arts la rivale industrie:

L'osier avec le chaume, en cabane tressé,
Le fer, en soc tranchant dans la terre enfoncé;
Le tremblant chariot, qui sur son axe crie,
Et mille autres bienfaits que l'univers publie.
Déjà de nos aïeux le chêne nourricier
N'offre plus qu'au vil porc un mets vil et grossier;
Un arbre d'un autre arbre adopte la famille :
Où croissoit le chardon, la rose s'ouvre et brille.
Tout prospère, tout rit. A travers le vallon,
L'eau court en murmurant abreuver le gazon.
L'été, lorsque son frére a perdu sa couronne,
Livre au fer recourbé des champs d'or qu'il
moissonne :
Puis des feux du soleil le raisin tout brillant
Promet au vendangeur un nectar petillant.
Bacchus paroît : soudain, enluminé de lie,
Par des jeux, par la danse égayant sa folie,
Le pâtre immole un bouc, qui lui-même jadis
Avoit servi de pâtre aux crédules brebis.
Pomone ensuite arrive; et, riante et vermeille,
Aux pieds du sombre hiver épanche sa corbeille.
D'abord le laboureur, en traçant un sillon,
Pour charmer ses travaux fredonna quelque son :
Bientôt, en temps réglés, la voix avec aisance
Modula des sons doux, frappa l'air en cadence :
Enfin, par sept tuyaux qu'interrogent les doigts,
Le roseau fit entendre une seconde voix.

O jours heureux ! l'enfant, de couronnes rustiques,
L'enfant orne le front de ses lares antiques :
L'enfant, dans la prairie, en gardant les agneaux,
Façonna la houlette et creusa des pipeaux,
Tandis qu'à ses côtés la bergère innocente
Soulagea la brebis de sa toison pesante.
Alors tout s'empressa pour servir nos besoins ;
Le sexe eut des travaux, et l'enfance des soins.
Du haut de la quenouille alors la laine humide,
Descendant lentement sous le doigt qui la guide,
Arrive en fil léger au fuseau qui l'attend ;
Le fuseau la rassemble et s'enfuit en roulant.

C'est alors, nous dit-on, que l'amour prit naissance :
Au milieu des troupeaux il passa son enfance.
Un jour il essaya (qu'il l'apprit aisément !)
A tendre l'arc léger qu'il tend incessamment.
D'abord au fond d'un bois sa flèche encor peu sûre
Poursuit les cerfs errans, qu'il frappe à l'aventure ;
Mais, voulant s'illustrer par de plus nobles coups,
Il quitta les forêts et vint vivre avec nous.
Il vise à tout moment au cœur léger des belles ;
Ses traits les plus aigus, il les lance aux cruelles ;
Et s'il voit un héros que Mars n'a pu blesser,
D'un dard, enfant terrible ! il aime à le percer.
C'est par son ordre encor que la jeune Glycère,
Trompant furtivement le sommeil de sa mère,

D'un pied hardi d'amour, et de peur incertain,
Vers son amant, dans l'ombre, étudie un chemin;
Et qu'enfin le vieillard, au seuil d'une maîtresse,
Balbutie en pleurant sa dernière tendresse.
Malheur à ceux qu'Amour voit d'un œil irrité!
Heureux celui qu'Amour d'un sourire a flatté!

Accours donc, Dieu puissant! prends place à cette
table,
Sans traits et sans flambeau, sans ton arc redoutable;
Nu, mais encore armé. Pasteurs, priez-le tous;
Tout haut pour vos troupeaux, et puis tout bas pour
vous.
Pour vous aussi tout haut; car la flûte résonne,
Et la foule en tumulte autour de vous bourdonne.
Dansez, chantez, buvez; hâtez-vous, Phébé luit;
Des astres amoureux le chœur brillant la suit;
Et déjà le Sommeil, les yeux clos, en silence,
Sur un Songe appuyé, d'un pied douteux s'avance.

LETTRE CXI.

A Naples.

J'ai vu, dans l'église de Saint-Janvier, le tombeau de ce malheureux André II, roi de Naples, fiancé dès l'âge de sept ans à Jeanne Iere, et victime, à dix-huit, au milieu de sa cour, la veille de son couronnement, de la perfidie de sa jeune épouse, dont le crime fut conseillé par l'amour, hasardé par la jeunesse, excusé par la beauté, légitimé par la politique, et justifié, à prix d'or, par un pape; mais auquel jamais ne pardonna ni la nature, ni la conscience, ni Louis II, roi de Hongrie, qui, pour venger son frère, accourut, du fond de l'Allemagne, un étendard

noir à la main; et, pendant quarante ans, poursuivit, ou menaça, ou épia cette tête coupable, qui enfin, blanchie dans le malheur et le remords, tomba avec sa couronne, teinte encore du sang du premier de ces quatre époux, sous le fer de la vengeance.

Cet infortuné André II fut assassiné à Averse, et jeté par une fenêtre. Sa nourrice chercha et découvrit son cadavre au bout de trois jours. De concert avec un chanoine de l'église de Saint-Janvier, elle le transporta la nuit dans cette église, où le généreux prêtre, après l'avoir arrosé de larmes fidelles, l'inhuma furtivement, et lui fit ériger dans la suite, à ses frais, ce monument mémorable.

Puisque je vous ai parlé de Jeanne Ière, et du tombeau de son

époux, c'est le lieu de vous parler aussi de Jeanne II, et du tombeau de son amant, que l'on voit dans l'église *san Giovani;* de ce Jean Caraccioli, dont la destinée fut presque semblable à celle du célèbre Essex. Jean Caraccioli eut, comme Essex, le malheur de plaire, jeune encore, à une reine déjà âgée; de vouloir se dédommager, par l'ambition, des ennuis d'un pareil nœud; de se fier trop à la dernière passion d'une femme, et d'insulter grièvement une reine, en croyant ne quereller qu'une maîtresse; et, comme Essex, il rougit aussi l'échaffaud d'un sang versé par l'ordre d'une amante, qui malheureusement pouvoit tout. Jeanne, de son côté, ainsi qu'Elisabeth, mourut, peu de temps après la mort de son amant, consumée d'amour et

de regrets, devant cette tête adorée et sanglante que nuit et jour elle voyoit.

En quittant ces tombeaux (c'étoit le soir), je fus me promener le long de la côte de Pausilippe, sur le bord de la mer, et je passai devant un antique palais de Jeanne, abandonné aux flots qui le baignent et au temps qui le détruit. Là, je m'arrêtai; je m'assis sur une pierre, et je me mis à écouter, au clair de la lune, le bruissement des vagues qui expiroient à mes pieds. Je ne saurois vous rendre quelle profonde et délicieuse mélancolie s'empara alors de moi; au souvenir de ces tombeaux, de ces amours royales et sanglantes, à ce nom tragique de Jeanne, à la vue de ce palais antique et désert, à ce clair de lune élysien, à cette fraîcheur de la soirée,

enfin à ce murmure des vagues qui accouroient vers moi, se brisoient, et retentissoient dans l'intérieur du palais; parmi ses ruines, mes yeux laissèrent échapper des larmes.

LETTRE CXII.

A Pompeia.

Je suis tout étonné de me promener de maisons en maisons, de temples en temples, de rues en rues, dans une ville bâtie il y a deux mille ans, habitée par des Romains, exhumée par un roi de Naples, et parfaitement conservée, c'est-à-dire, à Pompeia.

Ses habitans dormoient. Tout à coup un vent s'élève, détache une portion de la cendre qui couvroit le

sommet du Vésuve, et la pousse en tourbillon dans les airs sur Pompeia ; elle fut ensevelie toute vivante en un quart d'heure, avec Herculanum , avec Sorente , avec une foule de villages et de villes , avec des milliers d'hommes , et Pline.

Quel réveil pour les habitans ! Ils maudirent sans doute mille fois le Vésuve , et sa cendre, et sa lave. Hommes imprudens , qui avoient bâti Pompeia au pied du Vésuve , sur sa lave et sur sa cendre !

En vérité , les hommes ressemblent aux fourmis, qui , après qu'un accident a détruit une de leurs fourmillières, le moment d'après la refont.

La cendre couvrit Pompeia. Les descendans de ceux qui périrent dans cette cendre , y plantèrent de la

vigne, des mûriers, des figuiers, des peupliers : les toits de cette ville étoient des vergers et des champs. Un jour on bêche, on enfonce la pioche plus avant : quelque chose résiste; c'étoit une ville : Pompeia.

Le roi de Naples ordonna de fouiller; mais, soit mauvaise administration, soit indifférence des maîtres, soit qu'en effet l'air attaque et détruise ses ruines, aussitôt qu'il les a touchées, on n'est encore parvenu, depuis trente ans, qu'à exhumer un tiers de cette ville.

En arrivant à Pompeia, le premier objet qui se présente, c'est le quartier des soldats.

Figurez-vous un carré long de bâtimens qui renferme une foule de chambres isolées, et dont la façade s'appuie sur un portique qui règne autour.

Ces colonnes sont cannelées, assez minces, peintes en rouge; elles font un joli effet.

J'ai visité plusieurs chambres. J'ai trouvé dans l'une un moulin qui servoit aux soldats à moudre le blé pour faire du pain; dans celle-ci un moulin qui leur servoit à écraser les olives pour faire de l'huile. Le premier ressemble à nos moulins à café; le second est formé de deux meules qu'on remue à la main, dans un vaste mortier, autour d'un noyau de fer.

J'ai vu, dans une autre chambre, des fers qui étoient encore attachés à la jambe d'un criminel; dans une autre des monceaux d'ossemens; dans une autre, un collier d'or.

En sortant du quartier des soldats, mon guide me mena dans la ville.

Comment appelle-t-on cette rue?

Il faudra bientôt refaire ce pavé.

Cette ornière que les charriots ont tracée en roulant sur ces gros quartiers de laves, fera verser des voitures.

J'aime ces deux trottoirs qui règnent le long des maisons.

Où sont donc allés tous les habitans? On ne voit personne dans les boutiques! personne dans la rue! toutes les maisons sont ouvertes!

Commençons par visiter les maisons qui sont à droite.

Celle-ci n'est pas un édifice privé; cette quantité prodigieuse d'instrumens de chirurgie atteste un monument analogue à leur objet. C'est sûrement une école de chirurgie.

Ces maisons sont bien petites, elles sont bien mal distribuées; tous les appartemens sont isolés; mais aussi quelle propreté, quelle élégance! Dans chacune, un portique intérieur,

un pavé en mosaique, une colonnade carrée, et, au milieu, une citerne pour recueillir l'eau qui découle des toits; dans chacune, des thermes, des étuves, et par-tout des peintures à fresque du meilleur goût, sur les fonds les plus agréables. Raphaël est-il venu copier ici ses arabesques?

Passons de l'autre côté de la rue. Ces maisons-ci ont trois étages. Elles sont appuyées sur la lave, qui a formé ici comme une montagne, au penchant de laquelle on a bâti. Le troisième donne en haut sur une rue, et le premier donne en bas sur un jardin. Descendons par cet escalier. Cette colonnade autour du jardin est agréable; on peut s'y promener pendant le soleil; on peut s'y promener pendant la pluie.

Qu'est-ce que j'aperçois dans cette chambre? Ce sont dix têtes de morts.

Les malheureux se sauvèrent ici, où ils ne purent être sauvés. Cette tête est celle d'un jeune enfant : son père et sa mère sont donc là ?

Remontons : le cœur ici n'est pas à son aise.

Entrons un moment dans le temple, puisqu'on l'a laissé ouvert. Quel est ce dieu dans le fond de cette niche ? C'est le dieu du silence, qui, d'un signe de doigt, le commande, en montrant la déesse Isis dans le fond du *sacrarium.*

Le parvis offre trois autels. C'est ici qu'on égorgeoit la victime ; le sang couloit par cette rigole : il alloit se rendre au milieu, dans ce bassin, d'où il tomboit sur la tête des prêtres. Cette petite chambre, auprès de cet autel, c'est sans doute la sacristie. Les prêtres se purifioient dans cette baignoire. Montons à pré-

sent au sanctuaire; il est bien étroit. Combien de colonnes? Six. Elles sont petites. Ce fronton est élégant. Pourquoi ces deux portes aux deux coins de l'autel? J'entends; c'est par là que les imposteurs se glissoient pour aller, entre l'autel et la muraille, faire parler la divinité. On t'a donc toujours trompé, pauvre peuple! Viens voir comme ils ont soupé hier à tes dépens. Le couvert n'est pas encore ôté : ils ont mangé des œufs frais; ils ont bu de bon vin.

Voici des inscriptions : *Popidi ambleati, Corelia celsa.* C'est un monument érigé à la mémoire de ceux qui ont fait du bien à Isis, c'est-à-dire, à ses prêtres : ses prêtres les appellent *pieux*, singulier synonyme de *dupes*.

En sortant du temple d'*Isis*, je

passe devant... Puisque je n'achève pas, vous le devinez.

Le temple de Priape est tout près du temple d'Isis.

Les anciens avoient, sur cet objet, d'autres opinions, et par conséquent d'autres mœurs.

Je ne dois pas être loin de la maison de campagne d'*Aufidius*, car voilà les portes de la ville. Voilà le tombeau de la famille de *Diomède*. Reposons-nous un moment sous ces portiques, où les philosophes venoient s'asseoir.

On ne m'a pas trompé. La maison de campagne d'*Aufidius* est charmante; les peintures à fresques sont délicieuses. Que ces fonds bleus sont piquans! Avec quelle économie, et par conséquent quel goût on a distribué les figures dans les panneaux! Flore elle-même a tressé cette guir-

lande. Mais qui a peint cette Vénus? cet *Adonis?* dans ce bain, ce jeune Narcisse? ici, ce charmant Mercure? Il n'y a pas huit jours, sans doute, qu'on les a peints.

J'aime ce portique autour du jardin, et autour du portique, cette cave carrée et couverte. Est-ce du Falerne que renferment ces *amphores?* Combien le vin a-t-il de consuls?

Il est tard. Voici l'heure du spectacle : allons au théâtre couvert; il est fermé. Allons au théâtre découvert; il est fermé.

Je ne sais si je vous ai donné une idée de Pompeia.

LETTRE CXIII.

A Naples.

Quel dommage que ce pays soit si mal administré !

C'est le cri qu'on ne peut s'empêcher de pousser, quand on embrasse ce pays d'un regard, du haut des montagnes qui le couronnent, soit du sommet du Pausilippe, soit de la cime du Vésuve, soit de la maison des Yéronimites à Renella, soit du couvent des Chartreux.

C'est dans ce couvent que fut dit un mot bien profond. Un voyageur, à l'aspect de cette vue magnifique, s'écria devant un chartreux : *Le bonheur est ici !* Oui, repartit le solitaire, *pour ceux qui passent.*

Je préfère la vue qu'on découvre à Renella : quel tableau ! il est digne du pinceau des Vernet, des Robert, des Delille, des Roucher, et des St.-Pierre : des rivières, des vallons, des forêts, des montagnes, des coteaux, des volcans et la mer, la ville où naquit le Tasse, la ville où mourut Virgile.

Réunion admirable des couleurs les plus fraîches, les plus vives et les plus belles, avec lesquelles la nature peint l'univers ! de l'or le plus étincelant des astres, de l'émail le plus animé des fleurs, des flammes les plus ardentes des volcans, des flots les plus azurés des mers, du bleu le plus sombre des cieux, les rayons les plus purs du soleil ! Joignez à ce tableau tout ce que les heures y ajoutent ou en retranchent, lorsque, dans leur fuite légère, elles traversent cette

belle contrée ; toutes ces ombres, toutes ces clartés, toutes ces nuances, en un mot, dont chacune d'elles, prenant à son tour le pinceau de la nature, touche et modifie le globe. Quelles matinées fraîches ! quels midis brillans ! quels soirs calmes et silencieux ! enfin quelles nuits amoureuses !

LETTRE CXIV.

À Naples.

A MON FILS.

Dans mon avant-dernière lettre à votre mère, mon cher Charles, j'ai dit un mot de la mort de Pline l'ancien, c'est-à-dire, du premier Buffon. J'imagine que ce mot aura éveillé votre intérêt et votre curiosité, mais sans les satisfaire ni l'un ni l'autre. Si vous étiez un peu plus versé dans l'étude de la langue latine, je vous inviterois à les satisfaire vous-même, en lisant deux lettres de Pline le jeune à Tacite, sur ce funeste événement. Mais puisque cette entreprise, mon cher fils,

seroit encore au-dessus de vos forces, c'est à moi à vous suppléer.

Voici donc, en abrégé, le récit de Pline.

Pénétrez-vous d'abord, mon cher Charles, de tout l'intérêt que renferme une lettre où le panégyriste de Trajan raconte à l'historien Tacite la mort du grand philosophe Pline, victime, au commencement du règne de Titus, de la première éruption du Vésuve. (1)

« Vous me demandez des détails sur la mort de mon oncle, afin de pouvoir, dites-vous, la transmettre toute entière à l'avenir. Je vous rends graces de votre intention. Sans doute le souvenir éternel d'un fléau par lequel mon oncle a péri avec des peu-

(1) Première éruption connue.

ples, promettoit à son nom l'immortalité; sans doute ses ouvrages aussi l'en flattoient. Mais une ligne de Tacite la lui assure. Heureux celui à qui les dieux ont accordé de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'en écrire de dignes d'être lues! Plus heureux celui qui en obtient à la fois ces deux faveurs! Tel a été le sort de mon oncle. J'obéis donc avec empressement à vos ordres, que j'aurois sollicités.

« Mon oncle étoit à Misène, où il commandoit la flotte.

« Le 23 août, une heure environ après midi, comme il étoit sur son lit, occupé à étudier, après avoir, suivant sa coutume, dormi un moment au soleil et bu de l'eau froide, ma mère monte à sa chambre. Elle lui annouce qu'il s'élève dans le ciel un nuage d'une grandeur et d'une

figure extraordinaire. Mon oncle se lève : il examine le prodige ; mais sans pouvoir reconnoître, à cause de la distance, que ce nuage montoit du Vésuve. Il ressembloit à un grand pin ; il en avoit la cime, il en avoit les branches. Sans doute un vent souterrain le poussoit avec impétuosité, et le soutenoit dans les airs. Il paroissoit tantôt blanc, tantôt noir, tantôt de diverses couleurs, suivant qu'il étoit plus ou moins chargé, ou de cailloux ou de cendres.

« Mon oncle fut étonné : il crut ce phénomène digne d'être examiné de près. Vite une galère, dit-il, et il m'invite à le suivre. J'aimai mieux rester pour étudier. Mon oncle sort donc seul, et, ses tablettes à la main, il s'embarque.

« Cependant je continuai à étudier. Je prends le bain : je me couche ;

mais je ne pouvois dormir. Le tremblement de terre, qui, depuis plusieurs jours, agitoit aux environs tous les bourgs et les villes mêmes, augmentoit à tout moment. Je me lève pour aller éveiller ma mère; ma mère entre soudain dans ma chambre pour m'éveiller.

« Nous descendîmes dans la cour. Nous nous assîmes. Pour ne pas perdre mon temps, je me fis apporter Tite-Live. Je lis, je médite, j'extrais, comme j'aurois fait dans ma chambre. Étoit-ce fermeté, étoit-ce imprudence? Je l'ignore : j'étois si jeune (1)! Dans le moment arrive un ami de mon oncle, parti nouvellement d'Espagne pour le voir. Il reproche à ma mère sa sécurité;

(1) Il n'avoit alors que dix-huit ans.

à moi, mon audace. Je ne levai seulement pas les yeux de dessus mon livre. Cependant les maisons chanceloient à un tel point, que nous résolûmes de quitter Misène. Le peuple épouvanté nous suivit; car la frayeur imite quelquefois la prudence.

« Sortis de la ville, nous nous arrêtons. Nouveaux prodiges, nouvelles terreurs. Le rivage qui s'élargissoit sans cesse, couvert de poissons demeurés à sec, s'agitoit à tout moment, et repoussoit fort loin la mer irritée qui retomboit sur elle-même, tandis que devant nous s'avance des bornes de l'horizon un nuage noir, chargé de feux sombres, qui incessamment le déchirent et jaillissent en larges éclairs.

L'ami de mon oncle revient alors à la charge. Sauvez-vous, nous dit-

il, c'est la volonté de votre oncle, s'il est vivant; et son vœu, s'il est mort. — Nous ignorons le sort de mon oncle, répondîmes-nous, et nous nous inquiéterions du nôtre! — A ces mots, l'Espagnol part.

« Dans l'instant la nue s'abat des cieux sur la mer, et l'enveloppe; elle nous dérobe l'île de Caprée et le promontoire de Misène. Sauve-toi, mon cher fils, s'écrie ma mère; sauve-toi, tu le dois, et tu le peux, car tu es jeune : mais moi, chargée d'embonpoint et d'années, pourvu que je ne sois pas la cause de ta mort, je meurs contente. — Ma mère, point de salut pour moi qu'avec vous. — Je prends ma mère par la main, et je l'entraîne. — O mon fils, disoit-elle en pleurant, je te retarde!

« Déjà la cendre commençoit à tomber; je tourne la tête : une épaisse

fumée qui inondoit la terre comme un torrent, se précipitoit vers nous. Ma mère, quittons le grand chemin; la foule va nous étouffer dans ces ténèbres qui accourent. A peine avions-nous quitté le grand chemin, il étoit nuit, la nuit la plus noire. Alors ce ne furent plus que plaintes de femmes, que gémissemens d'enfans, que cris d'hommes. On entendoit à travers les sanglots et avec les divers accens de la douleur : — *Mon père!* — *Mon fils!* — *Ma femme!* — On ne se reconnoissoit qu'à la voix. Celui-ci déploroit sa destinée; celui-là le sort de ses proches : les uns imploroient les dieux; les autres cessoient d'y croire : plusieurs appeloient la mort même contre la mort. On disoit que l'on étoit maintenant enseveli avec le monde dans la dernière des nuits, dans celle qui devoit être

éternelle. — Et au milieu de tout cela, que de récits funestes ! que de terreurs imaginaires ! la frayeur outroit tout et croyoit tout.

« Cependant une lueur perce les ténèbres ; c'étoit l'incendie qui approchoit ; mais il s'arrête, s'éteint : la nuit redouble, et avec la nuit la pluie de cendres et de pierres. Nous étions obligés de nous lever, de moment en moment, pour secouer nos habits. Le dirai-je ? Au milieu de cette scène d'horreur, il ne m'échappa pas une plainte. Je me consolois de mourir dans cette pensée : *l'Univers meurt.*

« Enfin, cette épaisse et noire vapeur peu à peu se dissipe et s'évapore. Le jour ressuscite, même le soleil ; mais terne et jaunâtre, tel qu'il se montre ordinairement dans une éclipse. Quel spectacle s'offrit alors

à nos regards, encore incertains et troublés ! Toute la terre étoit ensevelie sous la cendre, comme elle l'est, en hiver, sous la neige. Le chemin étoit perdu. On cherche Misène ; on le retrouve : on y retourne ; on le reprend : car on l'avoit en quelque sorte abandonné. Nous reçûmes bientôt après des nouvelles de mon oncle. Hélas ! nous avions toute raison d'en être inquiets.

« Je vous ai dit qu'après nous avoir quitté à Misène, il étoit monté sur une galère. Il dirigea sa route vers *Rétine* et les autres bourgs menacés. Tout le monde en fuyoit ; il y entre. Au milieu de la confusion générale, il observe attentivement la nue : il en suit tous les phénomènes, et à mesure il dictoit. Mais déjà une cendre épaisse et brûlante s'abattoit sur sa galère ; déjà des pierres tomboient

à l'entour; déjà le rivage étoit comblé de quartiers entiers de montagne. Mon oncle hésite s'il retournera sur ses pas, ou s'il gagnera la pleine mer. *La fortune seconde le courage* (s'écrie-t-il), *tournez vers Pomponianus.* Pomponianus étoit à Stabie. Mon oncle le trouve tout tremblant : il l'embrasse, l'encourage, et, pour rassurer son ami par sa sécurité, il demande un bain, se met ensuite à table, et soupe gaiement; ou du moins, ce qui ne prouveroit pas moins de caractère, avec toutes les apparences de la gaieté.

« Cependant le Vésuve s'enflammoit de toutes parts dans la profondeur des ténèbres : *Ce sont des villages abandonnés qui brûlent,* disoit mon oncle à la foule, pour tâcher, de la rassurer. Ensuite il se couche; il s'endort. Il dormoit du sommeil

le plus profond, lorsque la cour de la maison commença à se remplir de cendres : toutes les issues s'obstruoient. On court à lui ; il fallut l'éveiller. Il se lève; il rejoint Pomponianus, et délibère avec lui et sa suite sur le parti qu'il faut prendre. Resteront-ils dans la maison? fuiront-ils dans la campagne? S'ils restent, comment échapper à la terre qui s'entr'ouvre? et, s'ils fuient, aux pierres qui tombent? On choisit le dernier parti, la foule persuadée par la crainte, mon oncle convaincu par la raison.

« On sort donc à l'instant de la ville, et, pour toute précaution, on se couvre la tête d'oreillers. Le jour recommençoit par-tout ailleurs; mais là continuoit la nuit : nuit horrible! la nue en feu l'éclairoit. Mon oncle voulut s'approcher du rivage, mal-

gré la mer qui étoit encore grosse. Il descend, boit de l'eau, fait étendre un drap, et se couche. Tout à coup des flammes ardentes, précédées d'une odeur de soufre, brillent, et font fuir au loin tout le monde. Mon oncle, soutenu par deux esclaves, se lève; mais soudain, suffoqué par la vapeur, il tombe : — et Pline est mort..... »

Mon fils, la veille de cette éruption, des naturalistes agitoient sur le sommet du Vésuve, en s'y promenant parmi les fleurs, si ce mont étoit un volcan.

Quel récit, mon cher Charles! il vous montre tout à la fois la première éruption connue du Vésuve, une des scènes, les plus lamentables, une des morts les plus malheureuses, une des passions de connoitre les plus intrépides, un des plus beaux es-

prits de l'antiquité; et il pourroit vous apprendre encore tout ce qu'est la tendresse d'une mère, si vous n'aviez pas la vôtre.

LETTRE CXV.

A Naples.

Je me suis embarqué hier avant l'aurore, et je suis allé visiter, avec le soleil, les îles semées dans la mer de Naples.

J'ai vu le soleil sortir de la mer, en séparant les cieux et les flots; les cieux qui sembloient se relever, et les flots qui s'étendoient. On auroit dit que le soleil s'étoit reposé au milieu d'eux pendant la nuit. Je l'ai vu s'élancer sur le sommet du Pausilippe; courir sur le promontoire de

Misène; étinceler dans les ondes qui baignent les îles *Procita*, *Ischia* et *Nisida;* et s'avançant ensuite vers la borne horizontale où le ciel confine à la mer, effleurer de ses rayons les plus doux, Baïes et Pouzzole; et le golfe qui les sépare; et le *Monte Nuovo*, formé en une seule nuit par l'éruption d'un volcan; et le *Monte Barbaro*, où jadis mûrissoit le Falerne; enfin, les Champs-Élysées, les débris de *Cumes*, et les ruines de sept cités qui florissoient autrefois sur ses rivages.

Arrête-toi un moment, soleil! Laisse-moi parcourir tous ces beaux lieux, que la nature sembloit avoir créés exprès pour délasser les Romains de la conquête de l'univers, ou la leur faire oublier.

Me voici avec les flots de la mer, sous le second portique de l'amphi-

théâtre de *Misène*. Après l'avoir parcouru, je monte dans le portique supérieur ; et là, je contemple ce pas que la mer a mis huit cents ans à faire pour entrer dans cet amphithéâtre. Combien de siècles la nature a-t-elle donc à elle pour faire ses révolutions !

Redescendu, j'ai erré à pied sec dans cette piscine, nommée, à si juste titre, *piscina admirabile ;* dans ce vaste réservoir, soutenu, de distance en distance, sur tant d'énormes piliers qui ressemblent, par leur élévation, par leur masse, par leur nombre, par leur ciment indestructible, par leur voûte immense et leurs ruines, aux fondemens de l'empire romain.

J'ai passé devant trois rangs de tombeaux élevés l'un sur l'autre, et entr'ouverts par le temps à la lumière.

On venoit donc déposer les cadavres des habitans de Misène sur les bords de cette onde, séparée par un canal du reste de la mer de Naples, qui, là, privée de tout mouvement, est noire, hideuse, fétide, ne vit réellement plus, est *morte*.

Voici les Champs-Élysées. Quel silence! quelle tranquillité! quelle fraîcheur! quelle soirée mélancolique et délicieuse, sous ces ombrages épais et dans ces sentiers solitaires!

Mais à cent pas voilà les enfers. Admirable contraste! comme il est fidèlement rendu dans les vers suivans de Tibulle, que ces lieux me rappellèrent!

Dans l'éternelle nuit qui remplit ces lieux sombres,
Gémit emprisonné le peuple errant des ombres.
Là, tourne incessamment, pour punir Ixion,
La roue inexorable où l'attacha Junon.

Là, de l'affreux Cerbère acharné sur sa proie,
Epouvantablement la triple gueule aboie.
Sysiphe, en haletant, gravit, roidit ses bras,
Et pousse au haut d'un mont un roc qui roule en bas.
O fureur ! ô supplice ! ô vengeance inouie !
Entendez-vous crier l'infortunée Titie?
Son cœur rongé renaît sous le bec du vautour.
Et Tantale ? Il est là. Du lac qui dort autour
L'eau s'offre au malheureux sur le bord de sa bouche;
Mais l'eau trompe Tantale, et fuit dès qu'il la touche.
Tout mortel en ces lieux aborde avec horreur :
Pour moi, du tendre amour fidèle adorateur,
Je trouve, en descendant de la barque fatale,
Vénus qui m'attendoit sur la rive infernale,
Qui me sourit, m'appelle, et me tendant la main,
Conduit mon ombre heureuse au bois élyséen.

Là, parmi les lilas, Philomèle amoureuse
Mêle aux voix des oiseaux sa voix mélodieuse;
Là, l'œillet et la rose, émaillant les vallons,
Boivent l'eau qui murmure et fuit sous les gazons;
Le jour y luit plus doux, et le jeune Zéphire
Epure en l'embaumant l'air frais qu'on y respire.
On n'y voit que des jeux, que d'aimables débats;
Et l'Amour, qui sans cesse anime aux doux combats
Mille couples errans, mille bandes errantes
De beaux adolescens et de filles charmantes.

Mais quel est, ô Vénus ! ce jeune favori
Dont le front brille au loin, ceint d'un myrte fleuri;
Qui s'avance à pas lents en suivant le rivage?
Est-ce un fils d'Apollon ? est-ce un héros, un sage?
Le ciel est juste enfin : c'est un fidèle amant,
C'est un tendre mortel qui mourut en aimant.

En sortant des Champs-Élysées, je suis allé visiter les restes des temples de Vénus-Génitrix, de Diane, de Mercure, les débris des bains de Néron, les ruines d'une foule de maisons de campagne, d'étuves où l'on trouvoit la santé, de thermes où l'on trouvoit mille délices, et sur-tout ces charmans rivages, si funestes à la pudeur, et si favorables à l'amour, où les zéphyrs, où la mer, où l'air, où tout détachoit les esprits et les cœurs du joug des pensées austères; où parmi les chants voluptueux de voix et d'instrumens efféminés, mêlés au souffle

des zéphyrs et aux accens des oiseaux, venoient se perdre les accens des trompettes guerrières, qui, dans tous les pays du monde, célébroient les victoires de Rome, et en sollicitoient de nouvelles; où enfin, pendant que des généraux, des consuls, des empereurs, chantoient, dansoient, soupiroient, toutes les nations essuyoient leurs larmes, et respiroient un moment.

Oui, je conçois, au milieu de ces ruines, dans l'état même où sont ces rivages, que lorsque ces temples étoient entiers, qu'on y célébroit les fêtes et les mystères de Vénus, qu'on y sacrifioit à Mercure; que lorsque tous ces thermes, toutes ces étuves, tous ces bains, tous ces lieux de délices, de santé et de force, étoient incessamment fréquentés; que tous ces théâtres étoient remplis de l'élite

des grands de Rome et des beautés de l'Italie ; que ce golfe étoit couvert de voiles de pourpre, de banderoles flottantes et de mâts ornés de fleurs, qui emportoient et rapportoient sans cesse, sur une mer jonchée de roses, une jeunesse folâtre et brillante ; qu'enfin, à l'heure où le soleil descendoit des cieux dans la mer, à cette heure, la plus corrompue des heures de toute la soirée, lorsque tout s'abandonnoit ici à la volupté, comme à une convenance même du soir et du lieu : oui, je conçois qu'alors ce fut un reproche à faire à Cicéron d'avoir une maison de campagne à Baye ; que Sénèque, en voyageant, craignit d'y dormir une nuit ; et que Properce crut sa Cinthie infidelle dès qu'elle y fut arrivée. Moi-même je trouve ce séjour, quoique tant changé par

les siècles et les volcans, quoique désert, quoique couvert de ruines qui pendent, et tombent, et disparoissent incessamment dans les ondes, je le trouve encore dangereux; il me semble que cet air a retenu quelque chose de son ancienne corruption, dont il n'est pas épuré : je sens mes pensées s'amollir à ces aspects, à cette situation, à cette ombre vague, légère, qui successivement éteint dans le ciel, sur la mer, sur toutes les montagnes, sur tous les sommets des arbres, les dernières lueurs du jour; mes pensées s'amollissent sur-tout à ce silence qui se répand de moment en moment sur ce rivage, et du sein duquel s'élève, par degrés, le touchant concert du soir, composé du bruit mélancolique des rames qui sillonnent des flots éloignés, des bêlemens des

troupeaux répandus dans les montagnes, des ondes qui expirent en murmurant sur les rochers, du frémissement des feuilles des arbres, où les zéphyrs ne se reposent jamais; enfin, de tous ces sons insensibles, épars au loin dans les cieux, sur les flots, sur la terre, qui forment en ce moment comme une voix incertaine, comme une respiration mélodieuse de la nature endormie!

Quittons-les, ces dangereux rivages, et rembarquons-nous pour Naples. — Après-demain nous retournerons à Rome.

LETTRE CXVI et dernière. (1)

A MADAME DUPATY.

De Marseille, le 8 mars 1785.

Je te dois compte, ma chère amie, de la ville d'Aix, c'est-à-dire, de M. de Castillon, qui fait seul dans ce moment l'ornement et le mérite de la ville d'Aix. C'est peut-être le premier homme que je n'aie pas

(1) Voici encore une des lettres écrites par feu M. le président Dupaty durant le cours de son voyage en Italie. Des raisons particulières avoient empêché de l'insérer dans le recueil imprimé en 1788 : ces raisons n'existant plus, on se fait un devoir de la donner au public. Sans doute elle ne sera

trouvé inférieur à sa réputation : je crois même qu'il la passe. Il est du petit nombre des magistrats qui ont porté le flambeau de l'esprit philosophique dans l'étude, les travaux et l'application des lois ; il joint à une érudition immense un grand choix d'érudition, et, ce qui est plus incompatible, ou du moins plus rare, l'art de l'apprécier ce qu'elle vaut, et de n'en jamais abuser. Il voit la société dans la nature, et non pas la nature dans la société ; la morale particulière dans la morale universelle, et non la morale uni-

---

pas moins accueillie que les autres. On y verra sur-tout comment, dans le commerce le plus intime, ce célèbre magistrat parloit des talens et de la vertu, et l'on regrettera toujours plus que la mort l'ait si tôt enlevé aux lettres et à la patrie.

verselle dans la morale particulière. Il réunit l'expérience de près de cinquante ans de travaux, de vertus et de malheurs. Enfin, il orne son mérite par un extérieur simple, noble, doux, affable, qui, loin de repousser les malheureux, les appelle; loin de les effrayer, les rassure; loin de les alarmer, les console; et il le voile par sa modestie. Cependant il ne l'a pas assez bien voilé pour qu'il ait échappé à l'envie, et il vérifie le proverbe que *nul n'est prophète dans son pays.* Il ne l'est pas du moins dans son parlement : on accuse sa doctrine de philosophie, et son cœur d'humanité. A la vérité, ce ne sont pas les bons et vrais magistats de cette compagnie qui lui font ce reproche : ils l'honorent, au contraire, infiniment sous ces deux rapports : mais les bons et vrais magistrats ne

sont pas plus communs au parlement d'Aix que dans les autres parlemens du royaume.

La jurisprudence criminelle de ce tribunal est excessivement sévère : on m'en a cité des exemples récens qui font frémir. Toutes les maximes barbares de nos criminalistes y sont encore dans toute leur vigueur. On y est tout prêt à nier que M. de Castillon soit vertueux, parce qu'il veut continuellement les adoucir, parce qu'il se montre humain en toute occasion. Il a pourtant fait quelques prosélytes, qui ne laissent pas quelquefois de remporter quelques petits triomphes sur l'ignorance, l'habitude, l'orgueil et le naturel dur des Provençaux.

Le caractère distinctif de l'esprit, ou plutôt de la raison de M. de Castillon, est de douter de tout, beau-

coup même (dit-il plaisamment) de la vérité. Il y a du vrai, dit-il, dans tout ce qui est faux, et du faux dans presque tout ce qui est vrai.

Ce magistrat, que l'on accusoit de porter dans la place d'avocat-général un esprit ardent, un zèle fanatique, et qui peut-être n'a pas toujours été exempt de ce reproche, est aujourd'hui, dans celle de procureur-général, un mélange incroyable d'activité et de modération, de zèle et de mesure. Enfin il fait tout le bien qui n'est pas mal, et ne se permet jamais qu'à la dernière extrémité le mal qui quelquefois est un bien.

J'ai encore admiré dans un magistrat de cet âge, et sur-tout dans sa place, un attachement constant aux vrais principes de la vraie magistrature. Les bienfaits et les graces

de la cour n'ont point fait disparoître le peuple à ses yeux : il le voit toujours ; il le voit par-tout ; il le voit jusque dans le roi. Il s'afflige de ce que les parlemens n'ont pas adopté le systême de rappeler toujours les états-généraux aux souverains ; d'abdiquer la prétention d'être les états-généraux, ou de les remplacer, ou de les suppléer.

Ce respectable magistrat est à Aix comme un père au milieu de ses enfans. Point de faste, point de luxe ; il ne marche jamais accompagné que de ses vertus. J'ai été témoin de la joie, de la vénération et du véritable respect que sa présence inspire : il juge ou concilie à lui seul plus de différens que tout le parlement réuni. Je conserverai toute ma vie au fond du cœur et son image et ses bontés : il m'en a

accablé. Il m'est venu prendre ce matin à mon auberge, et m'a conduit au palais pour entendre le fils du célèbre Monclar, qui devoit porter la parole dans une cause intéressante. Le parlement m'a comblé d'honneurs. Le premier président est venu au-devant de moi, et m'a présenté à tous les conseillers, qui se sont empressés autour de moi, et, après mille complimens, m'ont forcé à prendre place avec eux à l'audience, sur le même siége, quoique je fusse en habit de voyage. J'ai entendu le plaidoyer du jeune Monclar; mais je n'ai pas entendu son père. Je t'avouerai que l'accueil que j'ai reçu de ce parlement m'a fait grand plaisir, parce qu'il m'a prouvé que les calomnies de mon parlement n'avoient point fait impression sur lui; mais ce qui m'a

flatté encore plus, et réellement, c'est le succès qu'a eu dernièrement, dans une accusation de vol, la lettre que je publiai il y a quelque temps. Plusieurs magistrats m'ont avoué qu'ils s'en étoient prévalus. A la vérité, elle n'est pas du goût de tout le monde; mais c'est beaucoup qu'elle n'ait pas déplu à tous.

La ville d'Aix n'a rien de remarquable; pas un monument, pas un édifice : elle est assez bien bâtie, mais d'un tristesse affreuse : on se sauve tant qu'on peut à Marseille.... Adieu.

Ce 4 mars 1790.

Vous me demandez, Monsieur, si je reconnois la lettre que vous m'avez communiquée pour être de M. Dupaty. Il m'avoit lu la plupart de celles qu'il avoit écrites sur l'Italie. Je ne me souviens pas d'avoir entendu la lecture de celle-ci. Comme il ne la destinoit pas à l'impression, il la gardoit sans doute dans son porte-feuille. Je ne doute pas un moment qu'elle ne soit de lui : style, pensée, tout l'annonce. C'est sa manière d'écrire, de voir, de louer. Il sembloit voyager avec plusieurs esprits. L'esprit philosophique marchoit le premier; il observoit tout avec finesse, il répandoit et recueilloit les idées. L'esprit littéraire sui-

voit, pour peindre les objets nouveaux, pour rajeunir les tableaux anciens, pour traduire les sensations en images et les récits en spectacles. L'esprit magistral n'était pas moins occupé à étudier les lois du pays qu'il parcouroit, à démasquer l'hypocrisie de la jurisprudence, à considérer le sang froid des abus, à confronter le langage de la justice avec les habitudes de la barbarie. Son cœur étoit ému à l'aspect de la moindre oppression, et il notoit en passant les bons et mauvais juges. M. de Castillon, qui est le sujet de la nouvelle lettre, a dû en effet produire la sensation mémorable que cette lettre peint si bien. L'enthousiasme est en quelque sorte l'adolescence du véritable génie, et la modération en est l'âge mûr. Celle-ci est le fruit des lumières, des dis-

graces, des résultats d'une vie occupée autant que vertueuse. L'amour du travail et l'amour du vrai demeurent seuls. La conscience n'est plus l'esclave de la sensibilité; elle s'est fortifiée en sacrifiant l'une après l'autre, non pas les vertus, mais les illusions. M. Dupaty avoit celle de la gloire; mais il pressentoit les maux qu'elle prodigue à ses plus brillans élèves. Les ruines de l'antiquité et l'infortune des grands hommes le frappoient d'une sublime terreur. Il devenoit peintre et poète aussitôt que compatissant. Les malheurs de l'innocence ennoblissoient à ses yeux quiconque en étoit la victime. Jamais cette légitime prédilection ne s'est mieux manifestée en lui que dans la cause des trois roués. On lui représenta la bassesse de leur condition; il répondit : Hé

bien, c'est un préjugé de plus que j'ai à vaincre. On lui représenta le pouvoir du tribunal qu'il falloit attaquer; on lui dit : Songez que le parlement de Paris tient à toutes les familles. Il répondit : Mes cliens tiennent à une plus grande famille, à l'humanité entière. En prononçant le mot d'humanité, il sembloit au-dessus d'un homme; sa voix devenoit sonore et touchante; son regard lumineux et vaste; on eût dit qu'il contemploit et embrassoit le genre humain. Le jour qu'il eut rendu sa première visite aux trois prisonniers, il fondoit en larmes et faisoit fondre en larmes tous ses amis. Je les sauverai, s'écria-t-il, ou je périrai avec eux. Il les sauva, après avoir risqué de périr. Cinq hommes de lettres qui pensoient comme lui s'étoient dévoués, s'il

succomboit, à être immolés des mêmes coups. Cette généreuse conspiration devoit éclater le jour même qu'il étoit menacé d'être décrété de prise de corps. Les cinq amis inséparables se seroient enfermés dans sa prison. Cette prison auroit fait trembler tous les tribunaux de l'injustice. La réforme des lois criminelles, sollicitée vainement depuis un siècle, auroit été forcée en ce moment. Le parlement de Paris n'osa braver la voix du peuple. Celle de M. Dupaty remporta un triomphe complet. Mais ce triomphe se changea bientôt en une catastrophe imprévue. Succombant sous l'impression des chagrins et des succès, sous le poids des travaux et de la maladie, il expira dans la force de l'âge et du génie, au moment où ce génie alloit devenir plus utile,

et plaider la cause de l'humanité, non au parlement de Paris, mais au parlement de la nation. La France le regrette, sa famille le pleure, l'amitié le célèbre. Vous m'avez demandé mon jugement sur sa lettre : je devois vous répondre quatre lignes, mais le plaisir de parler de lui m'a entraîné. Quand on est devant le tombeau d'un ami, on s'y arrête plus qu'on ne voudroit.

J'ai l'honneur d'être, etc. C***.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.



Dupaty, Charles Marguerite Jean Baptiste Mercier
Lettres sur l'Italie

